



**Musée
gruérien**

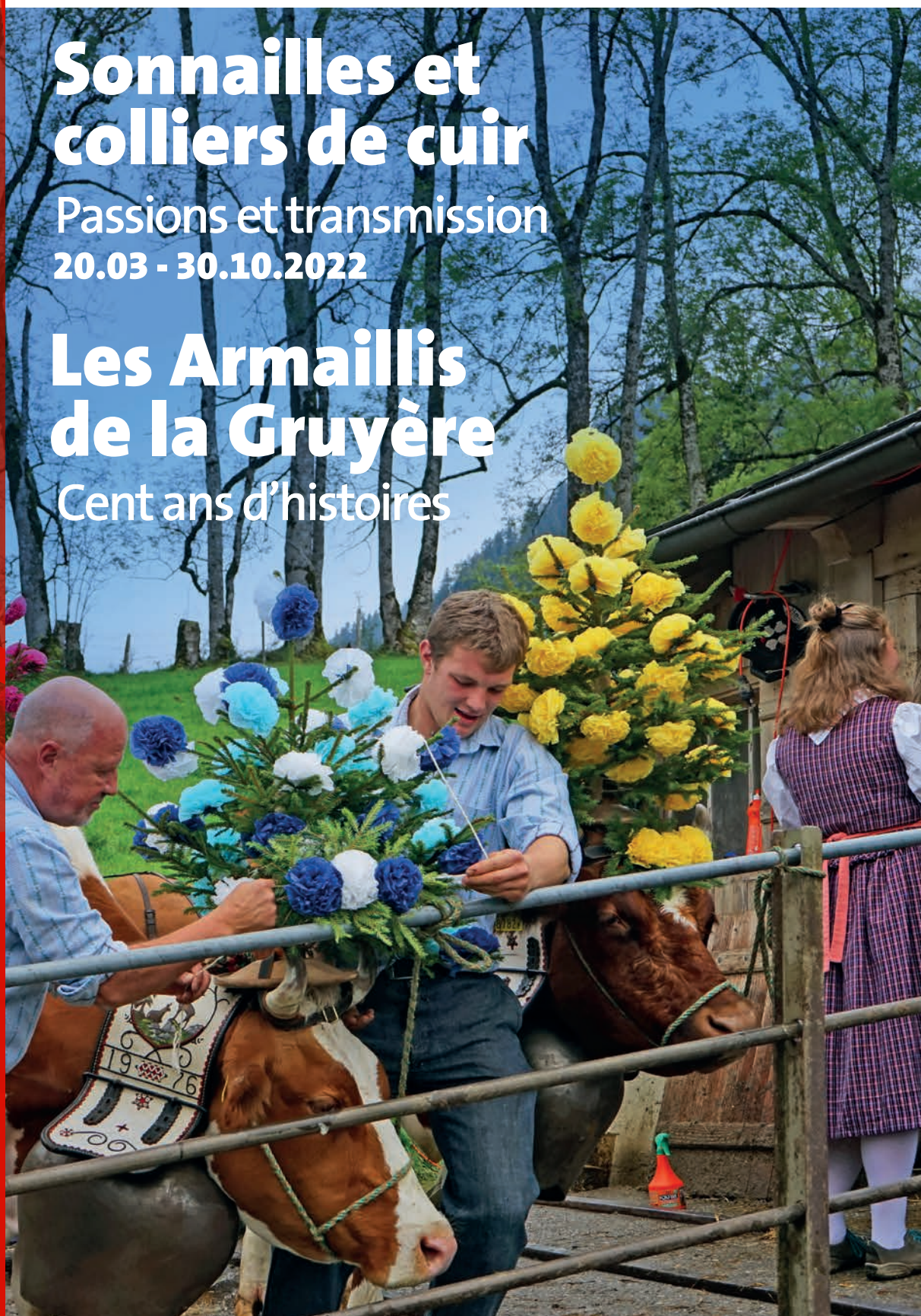
Hors-série
de L'Ami du Musée

Sonnailles et colliers de cuir

Passions et transmission
20.03 - 30.10.2022

Les Armaillis de la Gruyère

Cent ans d'histoires



Sonnailles et colliers de cuir | Passions et transmission Les Armaillis de la Gruyère – Cent ans d’histoires

EXPOSITION

DIRECTION

Mégane Rime
Serge Rossier

COMMISSARIAT

Franziska Werlen

COLLECTIONS

Musée gruérien, Denis Buchs
Pierre Baudère
Jean-Claude Bovet
Daniel Buntschu
Grégory Castella
Alicia Fragnière
Marc Pasquier
Alfred Schaller
Robert Schwaller

SCÉNOGRAPHIE

Philippe Berchier
Virginie Piller
Mégane Rime
Eva Roeckel

MONTAGE ET ÉCLAIRAGE

Philippe Berchier (responsable)
Louis Charlet
Louis Pasquier
André Rossier
Gérald Roulin
Norbert Schouwey

RÉGIE DES ŒUVRES

Virginie Piller

GRAPHISME

Estève Despond, Inventaire

AUDIOVISUELS

Alain Laesslé Concepts

ADMINISTRATION ET COMMUNICATION

Christophe Mauron
Sylvianne Servadio
Yolande Bourqui

MÉDIATION

Sophie Menétrey
Franziska Werlen
Serge Rossier

TRADUCTIONS

Franziska Werlen
Catherine Joynes
Hubertus von Gemmingen
Madeleine Viviani

IMPRESSIONS

media f
Cesa Réalisation publicitaire

PUBLICATION

TEXTES

Franziska Werlen
Denis Buchs
Isabelle Raboud-Schüle
Mégane Rime
Eva Roeckel
Serge Rossier

RECHERCHE HISTORIQUE

Serge Rossier
Mégane Rime

TRADUCTIONS

Madeleine Viviani

PHOTOGRAPHIES

Jean-Baptiste Morel
Joël Overney
Adrien Perritaz
Amey Michael
Franziska Werlen

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Madeleine Viviani

MISE EN PAGE

Célia Vallélian
Damien Berset

IMPRESSION

media f

REMERCIEMENTS

Le Musée gruérien adresse ses vifs remerciements aux propriétaires de cloches, sonnailles et colliers de cuir, aux personnes qui ont collaboré à la réalisation de cette exposition, et à la Société des Amis du Musée grâce à laquelle ce magazine a été publié et sera remis gracieusement aux visiteuses et visiteurs de l'exposition.

Un merci particulier à Mégane Rime et à Franziska Werlen ainsi qu'à Madeleine Viviani qui s'est investie bénévolement dans la réalisation de ce magazine (traduction, rédaction et révision de textes, conception et suivi de la publication, conseil).

Table des matières

Univers vivants **page 4**

Avant-propos de Serge Rossier, directeur du Musée gruérien

Sonnailles et colliers de cuir – Passions et transmission

L'exposition **page 6**

Le concept, Franziska Werken, commissaire

Les couleurs, Eva Roekel

Éclairages **page 10**

La Saison d'alpage. candidature à l'UNESCO, Isabelle Raboud-Schüle

Elles résonnent dans le monde entier, depuis la nuit des temps, Robert Schwaller

La restauration des courroies, Jean-Claude Bovet

Collections **page 16**

Denis Buchs – Musée gruérien

Jean-Claude Bovet – Sons, signes, sens

Daniel Buntschu – Créativité

Grégory Castella – Chemin

Alicia Fragnière – Tradition et modernité

Marc Pasquier – Évidence

Freddy Schaller – Dynamisme

Robert Schwaller – Rencontres

Les Armaillis de la Gruyère – Cent ans d'histoires **page 34**

Les armaillis avant les Armaillis

Premières années

Le drapeau de 1924

Le drapeau de 1951

Charles Gapany

La messe des armaillis

Le coin des brèves

La place des femmes

Le fonds de secours

Le Choeur des Armaillis

Le fonds pour les garçons et filles de chalet

Conclusion

Univers vivants

RECONNAISSANCE. Les vaches, les cloches et les sonnailles sont emblématiques de la Suisse. Elles gardent toute leur vitalité parce que des femmes et des hommes s'engagent, souvent depuis des décennies, pour que perdurent les usages, les pratiques, les savoir-faire et les valeurs qui constituent l'essence même de ces traditions bien vivantes.



© Laurence Kubschi

Depuis l'exposition *Au pays des sonnailles*, au Musée gruérien du 18 juin au 8 octobre 2000, le champ d'étude des cloches fondues (cloches) et des cloches forgées (sonnailles) s'est élargi et le socle de connaissances s'est approfondi.

Plusieurs ouvrages et expositions ont permis de mieux connaître le monde des fondeurs et forgerons. Dès 1996, l'ouvrage du Dr Robert Schwaller *Treicheln Schellen Glocken - Sonnailles et cloches*, complété en 2007 et 2020, a posé une histoire de la fabrication des cloches et des sonnailles en Suisse. Au Musée du Gessenay, à Saanen, les expositions *Faszination: historische Treicheln & Saanerglocken*, en 2009-2010, et *Passion: Saanerglocken/Cloches du Gessenay Schopfer/von Sibenthal 1819-1964*, en 2016-2017, ont à chaque fois démontré l'intérêt non seulement des passionnés mais aussi du grand public pour ces objets qui font intimement partie de la tradition pluriséculaire de la saison d'alpage et du patrimoine alpestre. La mise en valeur des vaches par des cloches et des sonnailles aux colliers de cuir richement décorés attire tous les regards lors des désalpes organisées.

Évolution et permanence

Avec les changements d'échelle qui touchent l'agriculture, l'augmentation du nombre de bêtes par exploitation, la suppression des cornes, la montée des

troupeaux en camions, l'importance du travail que nécessite la préparation d'un troupeau ont, depuis vingt ans, limité l'usage des cloches, sonnailles et colliers brodés. Les batteries de cloches devant les chalets d'alpage se font moins nombreuses, les séries devant les fermes aussi. Certes, sur les alpages, l'aspect utilitaire des cloches et sonnailles demeure: repérer les troupeaux dans la nuit ou le brouillard, signaler l'agitation, avertir des perturbations qui peuvent mettre en émoi le bétail.

Passion et connaissances

Parallèlement à cette évolution des pratiques sur les alpages, de nombreux passionnés ont constitué des collections de cloches, de sonnailles et de colliers brodés. D'aucuns privilégient l'esthétisme, l'ancienneté, la rareté de la provenance, d'autres la qualité du fondeur ou du forgeron, la beauté du son des alliages, l'originalité des décors stylisés ou brodés. Avec une philosophie qui lui est propre, le Musée gruérien a, lui aussi, constitué un ensemble de cloches et sonnailles grâce, notamment, au travail et aux connaissances de Denis Buchs, conservateur, puis directeur entre 1973 et 2006.

Volontairement orientée grand public, cette exposition invite à découvrir l'univers de neuf personnalités fascinées par les cloches, les sonnailles et les courroies. Les objets exposés, sélectionnés

par leurs soins, révèlent les multiples facettes d'une même passion et les manières, multiples elles-aussi, de les concrétiser. Ces objets sont mis en valeur par l'évocation d'un troupeau de vaches « en transhumance » vers le chalet ou la plaine.

Traditions

Le mois de mars, c'est l'avant-printemps, les prémisses de la saison d'alpage qui accorde ce patrimoine matériel avec son usage et ses fonctions pratiques.

En 2022, c'est aussi le moment du dépôt par le Conseil fédéral de la demande d'inscription de la Saison d'alpage en Suisse sur la liste du patrimoine immatériel de l'UNESCO.

Donner la parole aux collectionneuses et collectionneurs, aux artisanes et artisans, c'est en quelque sorte la preuve par l'acte que ces traditions sont vivantes, qu'elles se renouvellent et s'enrichissent au gré du temps et des évolutions. Elles ont donc bien leur place dans l'espace d'exposition du Musée gruérien dédié aux Trésors des collections, que l'on pourrait pour l'occasion rebaptiser Trésors de neuf collections.

Armaillis de la Gruyère

2022, c'est aussi l'année de centenaire de la Société des Armaillis de la Gruyère (1921-2022). La fête aurait dû avoir lieu l'année dernière mais les conditions sanitaires en ont décidé autrement. Les trois drapeaux de la société ont tous pour emblème une sonnaille au collier ouvragé, que ce soit celui de 1924, celui de 1951 ou l'actuel, de 1988. Il nous a paru évident de relier l'univers des exposants de sonnailles et de colliers de cuir à celui de la Société des Armaillis de la Gruyère, tant ils se complètent et se comprennent. Le 8 mai 2022, la fête sera belle avec la messe, la bénédiction d'une nouvelle bannière et un grand cortège!

Que toutes les personnes qui ont permis cette exposition, y ont collaboré avec passion et souci des autres, tout particulièrement les propriétaires de collections, le comité de la Société des Armaillis de la Gruyère, la commissaire de l'exposition Franziska Werlen, la conservatrice adjointe Mégane Rime et la Société des Amis du Musée gruérien, trouvent ici l'expression de ma gratitude.

Serge Rossier
directeur du Musée gruérien

Petite bibliographie

sommaire et sélective

Au pays des sonnailles, Denis Buchs, Anne Schaller (coll.), Musée gruérien, Bulle, 2000.

Cloches et Sonnailles, Claude Quartier, Lausanne, Favre, 2011.

Des cloches et des hommes, Sylviane Messerli & Hélène Tobler, Gollion, Infolio, 2018.

Faszination: Historische Treicheln & Saanerglocken, Anciennes sonnailles et cloches du Gessenay, Musée du Gessenay, Saanen, 2010.

Glocken und Treicheln, Tradition, Handwerk, Kultur, Robert Schwaller & Claude Quartier, Aarau, At Verlag, 2013.

Passion: Saanerglocken/ Cloches du Gessenay Schopfer/ von Siebenthal 1819-1964 – Treichelriemen Symbole/ Symboles sur les courroies de sonnailles – Sichtbare Klänge/ Sonorités visualisées, Musée du Gessenay, Sannen, 2018. Complète l'ouvrage de 2010.

Treicheln Schellen Glocken – Sonnailles et cloches, Robert Schwaller, Schmitten, 1996, 2007, 2020. Voir page 33.

Signalons aussi la Maison de la Cloche et de la Mémoire populaire à Juriens/VD, sous l'égide d'Olivier Grandjean et le site de ce passionné www.swissisland.ch, régulièrement mis à jour avec de nombreuses informations.

Rendre visible l'invisible

CONCEPT. Dans cette exposition, la focale n'est pas mise sur les objets exposés, bien qu'ils soient beaux et intéressants, mais sur les personnes qui les collectionnent, les fabriquent, les restaurent, les utilisent, les aiment. Une approche qui s'est imposée comme une évidence, même si elle bouscule un peu nos habitudes muséales.



Franziska Werlen

Pierre Baudère, Jean-Claude Bovet, Daniel Buntschu, Grégory Castella, Alicia Fragnière, Marc Pasquier, Alfred Schaller, Robert Schwaller et, pour le Musée gruérien, Denis Buchs s'engagent avec un égal enthousiasme pour un même patrimoine culturel. Pour autant, chacune et chacun exprime et concrétise cet attachement à sa manière. Cette diversité reflète les intérêts et les préoccupations de celles et ceux qui vivent et travaillent avec ces objets et, plus largement, les émotions liées au tintement des cloches et des sonnailles.

Accents

D'où leur vient cette fascination pour les motifs brodés sur les courroies, pour la perfection d'une cloche ou l'originalité d'une sonnaille, pour le joyeux vacarme d'un troupeau qui monte à l'alpage ?

Pourquoi vouloir posséder une cloche de chaque fondeur de Suisse ? Pourquoi passer des centaines d'heures à restaurer une vieille courroie toute disloquée ? Pourquoi commander une cloche pour la naissance d'un enfant, pour les vingt ans d'un autre ou pour la retraite d'un collègue ? Pourquoi faire à la main quand il y a des machines ?

Pour tenter de comprendre les multiples facettes de leur passion, nous avons demandé à ces neuf personnalités de nous montrer et surtout de nous parler de quelques-unes de leur pièces. Ils les ont choisies parce qu'elles illustrent des moments forts de leur vie. Ce lien profond avec leurs objets est la clé qui nous permet d'entrer dans leur monde. Nous y découvrons des métiers, des énergies, des techniques, des anecdotes, des gestes,

des créations, des réflexions. Autant d'invitation à découvrir ce qui les fascine, et peut-être au passage de l'être un peu nous-mêmes.

Miroir

Les sonnailles exposées nous parlent des forgerons qui coulent le bronze ou martèlent le fer, des artisans-artistes qui cousent et brodent, des éleveurs et armaillis qui les utilisent, de la ferveur des collectionneurs. Elles nous parlent de la saison d'alpage, de la Fête fédérale de lutte, de nos traditions. Elles nous parlent de notre société, et donc de nous.

La part d'immatériel

Notre approche n'est pas nouvelle. Depuis plusieurs décennies, les musées sélectionnent chaque nouvel objet avec soin. Parmi les nombreux critères, ils considèrent sa portée immatérielle. Que sait-on, ou que peut-on découvrir, de son histoire, c'est-à-dire de son cheminement depuis sa fabrication ou sa découverte jusqu'à aujourd'hui ? Que nous apprend-il sur les pratiques artisanales et sociales de son temps, sur les connaissances, les croyances, les rituels ? Utilise-t-on cet objet, ou des objets similaires, dans une ou plusieurs traditions vivantes ? Autant d'informations invisibles, immatérielles, mais infiniment précieuses.

Cette dimension immatérielle des sonnailles et des courroies, seules des personnes passionnées pouvaient la transmettre. C'est pourquoi ces personnes occupent une place de choix dans l'exposition.

Traditions vivantes

La place croissante que de nombreux musées accordent à cette part d'immatériel s'accompagne d'une réflexion sur le rôle qu'ils peuvent ou doivent jouer en matière de traditions vivantes. Le musée doit-il se contenter d'être un observateur neutre ? Peut-il questionner, émettre des appréciations, des critiques, des conseils ? Peut-il favoriser certaines expressions de ce patrimoine – ce qui implique des choix ? Ces questions font débat dans le monde des musées.

Prémisses

Il y a quelques années, le canton de Fribourg a chargé le Musée gruérien d'approcher les propriétaires de collections de cloches et de sonnailles. L'objectif était d'évaluer ce que ces objets pouvaient révéler quant au patrimoine immatériel lié à leur fabrication, à leur utilisation et à leur préservation. Que nous disent-ils sur l'évolution des métiers de fondeur de cloche et de brodeur de courroies ? Sur leur clientèle et ses demandes ? Que sait-on sur les propriétaires d'origine ? Ces cloches sont-elles encore utilisées pour le bétail ? Que révèlent-elles sur la société fribourgeoise et sur le canton ?

Les contacts personnels noués au cours de cette recherche et la richesse des informations recueillies ont permis de concevoir et de monter cette exposition.

Merci

Je ne voudrais pas manquer de remercier ici chaleureusement les personnes qui ont aimablement accepté d'exposer des pièces de leur collection et de répondre à mes questions. Mes vifs remerciements vont aussi au Musée gruérien tant pour l'accueil de cette exposition que pour une remarquable collaboration. J'exprime enfin ma profonde gratitude à toutes celles et tous ceux qui ont contribué à cette belle aventure.

Franziska Werlen
commissaire de l'exposition

Parfois on mettait un cadenas aux sonnailles pour éviter qu'elles ne soient volées. Musée gruérien. © Jean-Baptiste Morel



Une exposition haute en couleurs

Qui n'a pas rêvé sous un ciel bleu,
couché dans l'herbe,
bercé par les sons
argentés, légers, lointains,
graves, envoûtants...
Et soudain... en ouvrant les yeux,
la présence de cet imposant et doux animal,
aujourd'hui souvent sans cornes, mais paré de sa cloche magnifique.



Cette exposition montre et honore la beauté des cloches et témoigne de la vie et du travail paysan, passé ou contemporain. Elle rend hommage à ces hommes et ces femmes qui maintiennent et transmettent cette tradition rurale à travers les siècles.

Pour trouver une couleur qui soutienne et magnifie ces objets, il ne fallait finalement pas chercher très loin. La verte Gruyère s'étend sous nos yeux avec ses déclinaisons de verts innombrables : le vert de l'herbe et des prairies odorantes, des mousses, du feuillage des arbres, des prés humides du petit matin aux collines plus sombres du soir, des montagnes mystérieuses au bleu-vert de la nuit, des verts multiples des champs au printemps, à ceux dorés, ennuyeux, doux et sombres de la haute saison des fenaïsons.

Il ne s'agissait pas d'imiter un paysage ou une situation, mais plutôt de trouver une « tonalité » de base, une couleur que l'on trouverait partout dans la région, qui serait sa signature et qui la caractériserait. Mon choix s'est porté

sur un vert sombre, un vert-sapin. La couleur de la forêt mystérieuse, en fin de journée ou dans le crépuscule qui annonce la nuit. Une couleur qui permette aux cloches de briller, de se montrer dans leur éclat et de faire rayonner leurs magnifiques parures.

Ce vert sombre et profond est associé à une deuxième teinte, de tonalité plus légère et douce, un peu indéterminée. Couleur-terre ? Couleur-peau de chevreuil ? Couleur-pierre ? Ensemble, elles dessinent la silhouette d'un paysage ou d'un nuage. Quelque chose de connu à l'œil, de vernaculaire, comme un parfum familial.

J'ai conçu cette association chromatique comme on aborde un paysage aimé : accueillant et rassurant.

Eva Roeckel

Prélude

Pour cette exposition, le Musée gruérien a fait le choix de casser son code couleur habituel, le noir anthracite. Si le concept de black box offre une créativité sans limite et se révèle fort pratique, il a rapidement été évident qu'ici il fallait autre chose. C'est pourquoi Serge Rossier, directeur de l'institution, a sollicité l'artiste coloriste Eva Roeckel.

Eva Roeckel est venue à plusieurs reprises au musée afin de s'imprégner des lieux, de capter le chatoiement des cloches et des courroies, leur part d'ombre aussi. Elle a puisé son inspiration dans les couleurs du cuir et des broderies, dans l'infinie richesse des motifs. Elle a écouté les voix tantôt imposantes, tantôt claires et joyeuses des cloches et des sonnaillles. En s'absorbant dans ces objets, elle en a perçu la matérialité et l'essence.

Mégane Rime
conservatrice adjointe

Petit lexique

Quelques définitions simples de termes utilisés dans ce magazine. Les spécialistes utilisent un vocabulaire beaucoup plus différencié.

Cloche : terme générique.

- Les **cloches**, en bronze, sont coulées par des fondeurs.
- Les **sonnaillles**, en acier ou en fer, sont fabriquées par des forgerons.

Colliers : terme générique.

- Les **colliers** sont en bois et en cuir
- Les **courroies** en cuir

Sellier : autrefois, l'artisan qui fabriquait et réparait des selles et des harnais de chevaux. Suite à la diminution du nombre de chevaux de travail, ils ont diversifié leurs activités. On continue d'utiliser ce terme pour les artisans qui confectionnent des courroies de cloches et de sonnaillles.

Poya : montée du troupeau vers l'alpage. Ce terme désigne aussi les peintures qui représentent cet événement.

Rindya : descente de l'alpage.

Bredzon : habit traditionnel fribourgeois, devenu costume, porté par les hommes, avec le loyi (sacoché à sel, en cuir, portée en bandoulière).

Dzaquillon : costume fribourgeois porté par les femmes.

La saison d'alpage en Suisse

INTERNATIONAL. En mars 2022, la Suisse a déposé à l'UNESCO le dossier de candidature en vue de l'inscription de cette tradition sur la Liste représentative du patrimoine immatériel. L'inscription elle-même devrait intervenir fin 2023.

Un tumulte de cloches claires et de sonnailles aux sons plus grave annonce l'arrivée d'un troupeau. Fièremment, les éleveurs ont paré leurs vaches de colliers en cuir brodés, de cloches aux tons soigneusement choisis et de fleurs. C'est la montée printanière à l'alpage ou, en automne, le retour vers les fermes.

Alors que le déplacement des vaches se fait plus efficacement en camion, nombre d'éleveurs et d'armaillis tiennent à perpétuer la tradition en faisant le chemin à pied. Dans un joyeux cortège, les bêtes avancent d'un bon pas, encadrées par des adultes, des jeunes et des enfants en costume traditionnel. Ils traversent villes et villages, suscitant autant de curiosité que de sourires et d'applaudissements – et quelques embouteillages. Dans la bonne humeur, ils ravivent ainsi, deux fois par an, un lien ancien qui unit la population aux alpages.

L'estivage des troupeaux est une tradition bien vivante dans vingt-trois cantons suisses. De mai ou juin à octobre, des bovins, des moutons, des chèvres ou d'autres animaux de ferme sont conduits sur des pâturages situés entre 600 et 2900 m d'altitude.

Durant la belle saison, des hommes et des femmes – et des enfants en vacances – y prennent soin des troupeaux, assurent la traite et la fabrication du fromage. Sur place, ils se transmettent de génération en génération les connaissances de la montagne, les savoir-faire pour l'entretien des pâturages, des clôtures, des bâtiments et des adductions d'eau, et le travail des produits laitiers.

La sauvegarde de cette pratique séculaire, attestée depuis la fin du Moyen Âge, tient autant à l'engagement des éleveurs qu'à la fidélité du public et des consommateurs qui apprécient la qualité des produits et les paysages culturels dont ils sont issus.

La production de fromage en alpage a chuté au cours du XIX^e et du XX^e siècle suite à l'essor des laiteries et des fabriques de plaine. Depuis les années 1980, une petite production se maintient, protégée notamment par les appellations d'origine AOP, mais la majorité des pâturages sont exploités avec de jeunes animaux qui s'y fortifient ou des vaches allaitantes. La pratique s'adapte donc aux conditions climatiques, économiques et sociales de son temps.

Depuis quelques décennies, les armaillis travaillent le plus souvent en couple ou avec une partie de leur famille. Pour être en mesure d'assurer l'intégralité des tâches, ils engagent d'indispensables saisonniers étrangers.

Ils sont en outre confrontés à de nouvelles difficultés depuis le retour des grands prédateurs et en raison de la pression du tourisme, des randonneurs et d'autres usagers de la montagne.

Diverses traditions sont historiquement liées à la pratique de la saison d'alpage. Les plus répandues sont les fêtes calendaires de la montée ou inalpe, ponctuée en Valais par les combats des vaches d'Hérens, puis celles de la mi-été ou la Sennenkilbi alémanique, et enfin la désalpe suivie de la Bénichon.

La montée à l'alpage est représentée dans des poyas peintes accrochées aux linteaux des fermes fribourgeoises. Dans le Toggenburg, le cortège des vaches est dessiné sur des bandes de papier. Au Pays d'Enhaut, la scène est représentée en découpages.



© Amey Michael

Dans chaque région, des costumes d'ar-maillis habillent des sociétés de musique, de danse ou de chant. Le répertoire choral traditionnel fribourgeois fait la part belle aux thèmes de la montagne à l'ins-tar du *Vieux chalet* de Joseph Bovet et du célèbre *Lyoba*.

Les artisans qui présentent leur travail lors de fêtes et de marchés, notamment les boisseliers, les chaudronniers et les tavillonneurs, répondaient d'abord aux besoins des alpages. L'artisanat du cuir et des cloches de vaches s'est développé à la demande des éleveurs dès le XVIII^e siècle, lorsque les alpages connaissaient une activité croissante et florissante.

Cet ensemble de pratiques et de traditions, très diversifié à l'échelle de la Suisse, forme un bouquet que l'Office fédéral de la culture a réuni autour de leur origine commune – la saison d'alpage – pour constituer le dossier de candidature sou-mis à l'UNESCO.

Les Listes

Les colliers de cloches en cuir brodé font partie des quelque huitante éléments de l'**Inventaire des traditions vivantes dans le canton de Fribourg** (TradiFri).

La **Liste des traditions vivantes en Suisse** (traditionsvivantes.ch) comporte plus de 200 éléments dont la Bénichon, le chant choral des Fribourgeois, les peintures de poyas, le *Ranz des vaches*, la saison d'alpage, la pratique du secret, le tavillonnage, la fondue et la Solennité de Morat.

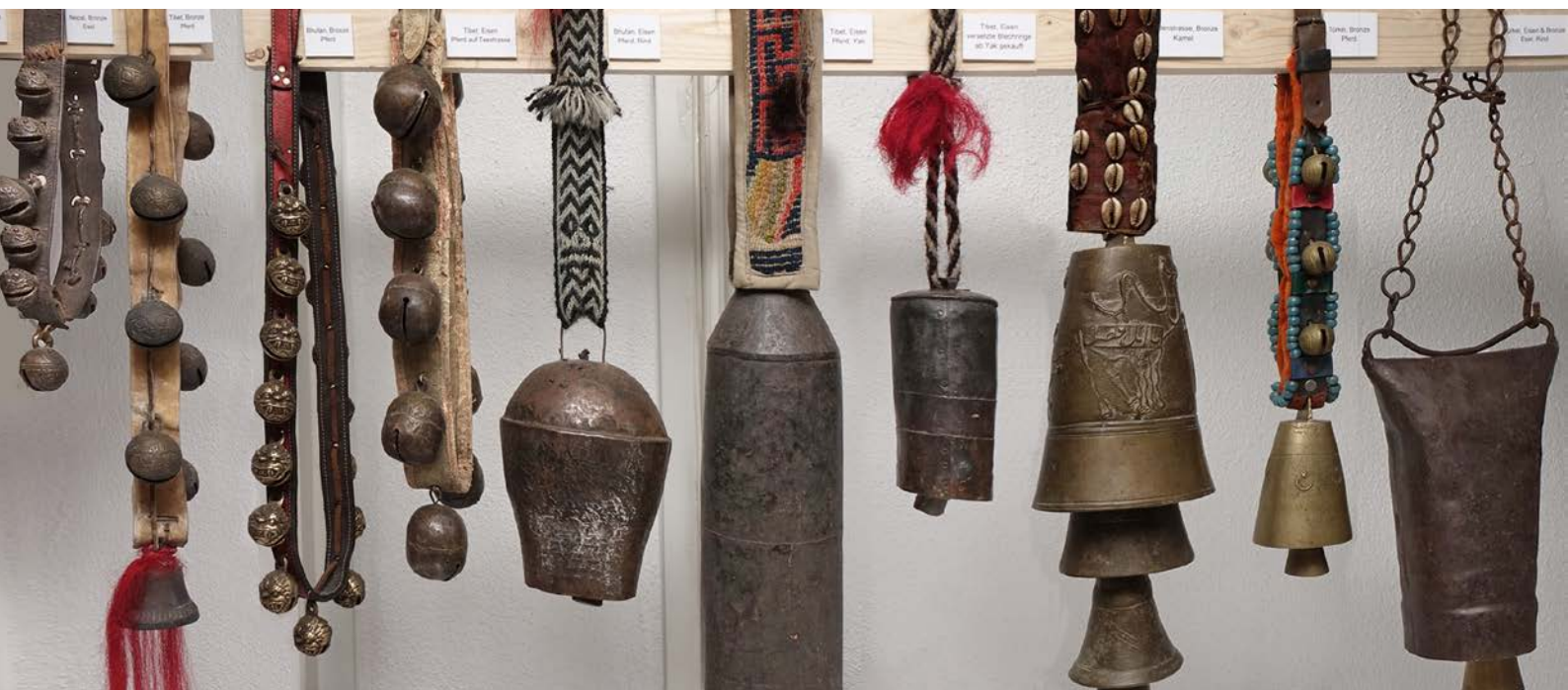
La **Liste représentative du patrimoine immatériel de l'UNESCO** a accueilli jusqu'ici sept éléments de la Suisse : la Fête des vigneron, le Carnaval de Bâle, l'art de la construction en pierre sèche, la gestion du danger d'avalanches, l'alpi-nisme, les processions de la Semaine Sainte à Mendrisio, et les savoir-faire en mécanique horlogère et mécanique d'art.

Ces trois listes sont périodiquement actua-lisées. Deux candidatures sont déposées par la Suisse auprès de l'UNESCO en 2022: l'Irrigation traditionnelle des prai-ries et la Saison d'alpage.

Musées

Ce patrimoine immatériel vivant est étu-dié par les musées qui lui accordent une place importante dans leurs programmes.

Isabelle Raboud-Schüle
ancienne directrice du Musée grüerien



Elles résonnent dans le monde entier, depuis la nuit des temps

UNIVERSALITÉ. On a découvert dans le Sahara, gravées sur des rochers il y a sept mille ans, des silhouettes de vaches portant des objets au cou, probablement des pierres sonores. Les premières clochettes en bronze ont été coulées en Louristan/Iran vers 1200 av. J.-C. Aujourd'hui, sur tous les continents, on utilise des instruments à percussion en forme de coupe renversée qui, sous le choc d'un battant fixé à l'intérieur, produisent un son retentissant.

Les Celtes ont forgé des tapes de fer, de forme rectangulaire, à partir de 800 av. J.-C. On les fabrique de la même manière aujourd'hui encore, avec le porte-courroie et le porte-battant d'une seule pièce.

Chaque région a ses propres types de cloches, de sonnaillies et de colliers. Les formes des clochettes coulées n'ont que peu changé entre celles de Louristan et celles produites jusqu'au XVIII^e siècle. Des fondeurs du Piémont ont ensuite créé de nouveaux modèles, plus grands.

Suisse

En Suisse, des sonnaillies sont forgées dans cinq régions. En Romandie, dans le canton de Berne et au Nord du pays, c'est le toupin mélodieux du type Schangnau/Morier. En Valais, la sonnette aiguë des reines prévaut. En Suisse centrale on préfère la tape et la

sonnaillie longue à gueule carrée, dont le son est comparable à celui d'un gros tambour. En Suisse orientale on voit surtout les sonnaillies sonores, laitonnées, du Tyrol. Au Tessin, il y a les fameuses tapes de Tenconi et des sonnaillies, que l'on retrouve en Lombardie et dans le canton d'Uri.

Les colliers – qu'on appelle aussi courroies ou, en Gruyère, rimos – diffèrent d'une région à l'autre.

Batteries

Les batteries sont des ensembles de sonnaillies forgées. Dans trois régions d'Europe, on veille à ce qu'elles soient parfaitement accordées entre elles pour former un son harmonieux.

Dans le Sud de la France (Pyrénées, Massif central et Provence), les sonnaillies

plates et les redons pansus sont portés par le gros et le menu bétail, pour pâturer et pour la transhumance. Les colliers sont en bois, ronds ou en forme de lyre. En Allemagne (Franconie, Thuringe, Siegerland/Sud de la Westphalie) des sonnaillies longues sont accrochées à des colliers en bois richement sculptés et peints. Dans le Nord de la Grèce et en Bulgarie, les koudouni pansus et les klaveri plats forment des ensembles que l'on accorde chaque hiver.

Par ailleurs, en Bavière/Allemagne, au Tyrol/Autriche et au Tyrol du Sud/Italie, on constitue des batteries harmonieuses en sélectionnant soigneusement des sonnaillies de tailles et de formes différentes, mais qui ont en commun d'être forgées d'une seule pièce et laitonnées dans l'argile au four.



© Robert Schwaller

Europe

En Italie, chaque région a ses propres sonnaillles : le type de Chamonix dans la vallée d'Aoste, la bersane ventrue du Piémont, la sonnette composée en Lombardie et dans l'Apennin, jusqu'au Molise, les sonnaillles cylindriques en Calabre et en Sicile. La Sardaigne a sa propre gamme. En Espagne et au Portugal, les sonnaillles sont longues et cylindriques. Depuis 2015, la fabrication des sonnaillles au Portugal a été inscrite par l'UNESCO sur la Liste du patrimoine immatériel nécessitant une sauvegarde urgente.

Dans les Alpes orientales et les Carpates, les sonnaillles les plus fréquentes sont ventrues et ont de très larges « oreilles ». En Ex-Yougoslavie et en Albanie, les forgerons ferment l'anse celte doublée sur le dos de la sonnette.

En Scandinavie, les rennes portent des tapes (sonnaillle carrée). Dans les îles britanniques, des colliers en bois soutiennent des sonnaillles rectangulaires, ventrues ou cylindriques – que l'on retrouve dans les anciennes colonies de

l'Empire. Aujourd'hui, l'Inde inonde de clochettes les magasins de souvenirs du monde entier, même chez nous.

Afrique

En Afrique, les animaux domestiques portent des clochettes de laiton ainsi que des sonnaillles et des grelots rudimentaires. Les grelots sont en outre beaucoup utilisés par les danseuses et danseurs, qui les attachent à leurs bras, leurs chevilles ou leur ceinture.

Asie

En Asie, les clochettes et les grelots en bronze sont très répandus. Au Proche-Orient, ces derniers sont fréquemment imbriqués les uns dans les autres. Autour de l'Himalaya, les sonnaillles sont principalement cylindriques, avec un battant en corne. En Asie du Sud-Est, on observe surtout des cloches en bois ; à Bali, les buffles en portent de très grandes lors de rituels sacrificiels.

Amérique et Australie

Les sonnaillles de ces régions rappellent, par leurs formes et leurs dimensions, celles importées par les colons.

Collection et perspective

J'ai acheté beaucoup de cloches, de sonnaillles et de grelots au cours de mes voyages, généralement auprès de marchands, parfois directement au propriétaire d'un animal. Au Népal, j'ai dû acheter l'âne pour avoir la cloche – puis j'ai redonné l'âne. J'ai aussi acquis beaucoup de pièces sur eBay, notamment celles en provenance d'Amérique, d'Asie et d'Australie.

Je me suis concentré, dans ces quelques lignes sur les cloches et les sonnaillles destinées aux animaux. Mais je porte un intérêt tout particulier aux sonnaillles portées par les humains, lors de fêtes ou de rituels. Ce domaine spécifique est lui aussi riche, vaste et passionnant.

Ma collection compte quelque 5000 cloches, sonnaillles, grelots et crécelles provenant de toutes les régions du globe et couvrant plusieurs siècles. Cela en fait l'une des plus diversifiées du monde. Ce qui me préoccupe aujourd'hui est de savoir ce qu'il en adviendra. Se trouvera-t-il une institution pour en assurer la pérennité ?

Robert Schwaller

Les gestes d'autrefois pour restaurer et comprendre

OPÉRATION SAUVETAGE. De 1965 à 1992, Jean-Claude Bovet visite d'innombrables fermes de la région en sa qualité d'inséminateur. Les éleveurs lui montrent leurs sonnailles ornées de leurs belles courroies brodées – parfois aussi des courroies anciennes, très abimées. Conscient de l'importance patrimoniale de ces objets, il les photographie et, au fil des ans, constitue une documentation exceptionnelle. Arrivé à la retraite, il s'engage dans leur restauration.

Les courroies brodées, Jean-Claude Bovet connaît : il en fait depuis qu'il a 18 ans. Mais là, il y a urgence et un vrai défi. Il faut sauvegarder ces objets, éviter qu'ils continuent de se détériorer et essayer de les remettre en état.

Mais comment redonner de la souplesse à un vieux cuir pour pouvoir le travailler ? Pendant cinq ans, il cherche. Il interroge des tanneurs, des droguistes, un ami ingénieur chimiste compétent en tannerie. Il imagine des procédés, les teste. Échecs à répétition. Quelques modestes avancées. Encore des déconvenues.

Retannage

À force de persévérance, d'intelligence et de patience, il parvient finalement à mettre au point une technique qui permet au cuir de retrouver souplesse et résistance. Ça fonctionne, mais ça prend du temps. Beaucoup de temps.

D'abord, la vieille courroie est plongée dans un bain spécial. Quand on l'en ressort, après quelques jours, le cuir est à nouveau malléable. Il est alors tendu sur un support en bois pour sécher. Après deux à trois ans – le temps que le cuir soit bien sec – la courroie est préparée pour l'étape suivante.

Enquêtes

Jean-Claude Bovet commence par étudier la pièce en détail, sur la base de sa documentation (photos de près de 400 courroies anciennes), notamment pour comparer les pièces, savoir comment le sellier brodait, reconnaître les manières de faire de chacun.

Chaque trace laissée sur le cuir est un indice précieux. Il peut y avoir des lambeaux de tissus, des fragments de lanière. Mais le plus important, ce sont les trous de piqûre. Percés par le sellier qui a réalisé la pièce, ces trous sont caractéristiques des diverses techniques de broderie d'une part, de couture des pièces de cuir découpées d'autre part. À partir de là, avec beaucoup de patience (oui, encore !), il parvient petit à petit à reconstituer le décor d'origine. Car c'est bien là son seul objectif : redonner à la courroie son aspect premier.

Dans ce travail de bénédictin, il vise l'excellence. Pour lui, cela implique que son intervention doit être imperceptible. Mais il en documente méticuleusement chaque phase pour pérenniser les savoirs et les expériences.

Restauration

À partir de 1992, Jean-Claude Bovet trouve en Denis Buchs, alors directeur du Musée gruérien, un interlocuteur de choix. Leur collaboration donne lieu à la grande exposition *Au pays des Sonnailles*, en 2000, à la publication y relative (*voir en page 5*) et à la restauration de seize courroies de la collection du musée. Conformément aux principes de restauration alors en vigueur, et en étroite concertation avec Denis Buchs, Jean-Claude Bovet conserve tout ce qui peut l'être et reconstruit à l'identique quand l'état original est documenté. S'agissant de pièces de musée, il n'y a pas de place pour des suppositions ou des interprétations.

En effet, dans le contexte muséal, on ne restaure plus : on assure la conservation

des objets dans les meilleures conditions possibles, sans aller au-delà. Cette évolution a incité quelques selliers à fabriquer de nouvelles courroies, basées scrupuleusement sur les informations qui pouvaient être tirées de courroies anciennes très abîmées. De l'archéologie expérimentale, en quelque sorte.

Pour le Musée gruérien, les courroies restaurées par Jean-Claude Bovet sont une aubaine. Leur lisibilité est garantie, elles peuvent être contextualisées et ainsi servir de base à la recherche.

Transmission

En 2011, Jean-Claude Bovet transmet l'intégralité de son savoir à Raymond Nicolet, sellier à Posat. C'est une ressource inestimable, tant pour l'art des courroies brodées que pour l'histoire de notre région et de notre canton.

Franziska Werlen
commissaire de l'exposition

Pour l'explication des symboles, voir le livre *Passion* (détails en page 5)

Courroies avant et après restauration



Courroie en cuir, 1786, collection Jean-Claude Bovet. Restaurée entre 2010 et 2018, 260 heures de travail. © Jean-Claude Bovet
La composition à la fois complexe et sereine de la décoration permet de nombreuses interprétations. Des formes florales et symétriques s'associent harmonieusement à des formes géométriques qui peuvent représenter des symboles chrétiens. Des rosettes, des étoiles et des losanges brodés dans le cuir sont doublés de laine rouge.



Courroie en cuir, 1776, collection Jean-Claude Bovet. Restaurée entre 2007 et 2021, 246 heures de travail. © Jean-Claude Bovet
Décor végétal. Les motifs typiques, tels que les étoiles, les fleurs de lys, les rosaces et le sceau de Salomon, sont découpés dans du cuir et cousus sur de la laine rouge.

Musée gruérien

RÉFÉRENCE. Si le musée possède aujourd'hui une très belle collection de cloches et de sonnailles, il le doit à Denis Buchs, qui y a œuvré de 1973 à 2011. En 2000, Denis Buchs et Jean-Claude Bovet ont conjugué leur passion, leur expertise et leurs contacts pour monter l'exposition *Au pays des sonnailles*. Le musée est heureux de les retrouver dans la présente exposition, et remercie Denis Buchs d'avoir accepté de choisir et de présenter quelques pièces de cette collection.

Le Musée gruérien se doit d'avoir des collections représentatives de la Gruyère, de son aire historique et culturelle. C'est le cas des sonnailles et des cloches en bronze, ainsi que de leurs colliers en bois gravé ou en cuir brodé. Ces objets constituent un élément représentatif et très parlant de l'élevage et de la saison alpestre, en lien avec l'économie fromagère qui a profondément marqué la région dans les siècles passés et jusqu'à nos jours.

Quatre siècles d'histoire

Jusqu'au début du XVIII^e siècle, les colliers sont en bois. Les plus anciens conservés sont du milieu du XVII^e siècle.

Ils sont souvent décorés de motifs protecteurs d'origine païenne, notamment des entrelacs (pour conjurer le sort en «fermant la boucle»), des rosaces, des soleils (source d'énergie) et des étoiles. Peu à peu, sous l'influence croissante du clergé, ces motifs archaïques sont remplacés par des motifs chrétiens, notamment le monogramme du Christ IHS.

Parfois, le bois est plaqué de laiton. C'est le cas pour un magnifique collier daté 1742, avec des entrelacs sur tissu rouge et des cœurs emboîtés formant un losange.

Les colliers en cuir tanné blanc sont une caractéristique de la Gruyère. L'un d'eux, daté 1730, est le deuxième plus ancien que nous connaissons. Il avait été peint en noir puis en blanc, avant d'être restauré par Jean-Claude Bovet. Il est orné de broderies de rosaces et d'étoiles qui rappellent les motifs gravés des colliers en bois. La belle sonnaille est très ancienne, faite avec des morceaux de fer soudés et «brasés» avec un alliage de cuivre et d'étain.

Un collier daté 1794 est représentatif de l'apogée de la sellerie en Gruyère, avec une magnifique décoration florale et trois pompons. Cette virtuosité se retrouve sur des harnais de chevaux.

On connaît quelques colliers brodés jusque vers 1812, au décor plus simple. Ils se font très rares au XIX^e siècle. La mode

est alors aux cloches en bronze, pourvues d'un simple collier en cuir noir, qui se ferme parfois avec une boucle en laiton gravée ou ajourée.

Les colliers de sonnailles connaissent une renaissance au début du XX^e siècle. Fortuné Vionnet est un pionnier des nouveaux colliers en cuir blanc brodé. On voit apparaître des motifs patriotiques, comme la croix suisse et les emblèmes des cantons.

Au XX^e siècle les sonnailles ne sont plus forcément portées par les vaches. Elles peuvent être décernées comme prix. À titre d'exemple, celle remise au vainqueur du tir cantonal de Bulle de 1931 est ornée d'un taureau et de la date en relief. C'est l'œuvre de Max Firmann, fils de Jean qui fut un des premiers à refaire des sonnailles. Elles peuvent aussi commémorer un événement, comme l'émeute des bouchers de Bulle en 1944.



Denis Buchs au Musée gruérien. © Jean-Baptiste Morel

Restauration

Un musée a des exigences particulières en la matière. L'une d'elles est de ne s'appuyer que sur des certitudes – les hypothèses et les interprétations ne suffisent pas.

C'est la raison pour laquelle, sur certains colliers anciens, la broderie a été refaite d'un côté, pas de l'autre. Si les anciens points de broderie sont visibles, on peut reconstituer une rosace ou un motif ornemental. Là où ces points ont disparu, on

laisse en l'état. Il ne faut pas vouloir à tout prix restaurer une pièce ancienne si elle est trop dégradée. En faire une copie est une bonne option.

En quelque trente ans de compagnonnage, Jean-Claude Bovet et moi avons beaucoup appris l'un de l'autre.

Réseau

Les échanges avec les collectionneurs privés sont intéressants, même si leurs

critères sont différents de ceux du musée. Ils ont souvent des connaissances approfondies, accumulées au cours des années. Certains sont spécialisés sur un aspect spécifiques, d'autres ont une approche plus globale. Dans un cas comme dans l'autre, leur compétences sont importantes car on ne les trouve pas dans les livres.

Denis Buchs,
conservateur honoraire
du Musée gruérien

Pierre Baudère

ESTHÉTIQUE. « Pour que j'achète une pièce, il faut que j'aie un coup de foudre ». Ce qui compte, c'est la qualité, l'âge, les particularités mais surtout la beauté – celle de la cloche elle-même et celle de son collier.



Pierre Baudère a grandi en Suisse centrale avant de s'installer comme architecte indépendant à Fribourg. Sa famille paternelle étant de Broc, il a toujours eu de fortes attaches avec la Gruyère. C'est dans cette terre que sa passion pour les cloches et les sonnailles fribourgeoises et suisses est enracinée.

Toute la Suisse

Il a commencé à collectionner vers 2006, en privilégiant les cloches et les sonnailles historiques d'apparat, richement décorées.

Sa collection offre un aperçu représentatif de la tradition campanaire de tous les cantons. L'accent est toutefois mis sur les sonnailles à courroies brodées des cantons de Fribourg et de Berne (Gruyère et Saanenland) et sur les cloches des Grisons.

Sonnaille gruérienne avec collier en bois sculpté datant probablement du XVIII^e siècle. © Jean-Baptiste Morel

Histoire

Certaines de ses courroies de cuir sont particulièrement intéressantes pour la recherche. Elles sont en effet parmi les plus anciennes conservées en Gruyère.

Sauvegarder et valoriser

La préservation du patrimoine culturel fribourgeois est au cœur de son engagement. C'est pourquoi il ne se contente pas d'acheter des pièces fribourgeoises sur le marché – il veille à ce qu'elles ne quittent pas le canton.

Il est très attentif à ce que sa collection soit stockée dans de bonnes conditions (assez d'espace pour les suspendre, température et hygrométrie adéquates) et veille à l'entretien des parties en cuir. Il n'hésite pas à faire restaurer les courroies pour préserver leur attrait.

Il consacre beaucoup de temps et de ressources à sa collection et est fier de contribuer ainsi à la pérennisation du patrimoine culturel de son canton d'origine.

Sensibiliser

Il tient aussi à ce que ses cloches et ses sonnailles soient régulièrement présentées au public afin de renforcer la conscience d'un patrimoine culturel fribourgeois vieux de plusieurs siècles.



L'architecte Pierre Baudère est un collectionneur discret qui a commencé en 2006 une collection comportant des centaines de pièces rares et anciennes choisies pour leur qualités esthétiques. © Jean-Baptiste Morel





© Jean-Baptiste Morel

Jean-Claude Bovet

DES SONS, DES SIGNES ET DU SENS. Jean-Claude grandit à Sâles dans une famille exerçant divers métiers agricoles. Dès l'enfance, il connaît les étés au chalet et se familiarise avec les traditions liées à l'économie alpestre. À dix-huit ans, il brode son premier collier de cloche – amorce d'une passion qu'il développe en autodidacte et qui l'anime aujourd'hui encore. Il continue d'être profondément ému par le tintement des cloches et des sonnailles.

Découvertes

Son métier de technicien inséminateur le conduit sur la plupart des alpages de la Gruyère et dans de nombreuses fermes. Cordial et courtois, il noue des relations amicales avec les paysans et leur famille. C'est pourquoi il est souvent invité à admirer leurs collections de sonnailles, soigneusement conservées à l'abri des regards. Il est particulièrement attentif aux courroies de cuir et note que certaines remontent au XVIII^e siècle. Peu à peu, il découvre un héritage artisanal et culturel d'une étonnante ampleur, dont personne ne semble mesurer la valeur patrimoniale.

Collection

Très tôt, il devient collectionneur, réunissant plusieurs dizaines de pièces. Parmi elles, de grandes sonnailles à usage décoratif et d'autres plus modestes. Elles proviennent essentiellement de la Gruyère et du Saanenland, parfois de régions où l'influence de la tradition gruérienne est perceptible, comme la vallée d'Aoste.

Inventaire

Contraint d'abandonner son métier pour des raisons de santé, il décide de se consacrer à la valorisation de ce patrimoine. Il rend visite à ses anciens clients et, avec leur concours, réalise un inventaire photographique de courroies anciennes de sonnailles des Préalpes fribourgeoises. C'est le début d'un intense travail de recherche sur l'évolution des motifs et des formes qui ornent ces courroies.

Restauration

Soucieux de préserver les courroies abîmées par l'usage et le temps, Jean-Claude Bovet a élaboré une méthode pour les restaurer, dans le respect des matériaux et des techniques. Il en a remis en état une cinquantaine et de nombreuses autres sont en attente. Il décrit les enjeux, les difficultés et les procédés de ce travail dans un article en page 14.

Symbolique

Au fil des années, il a acquis une connaissance approfondie des motifs et des inscriptions qui ornent les courroies.

En comparant les éléments récurrents, il parvient à interpréter les symboles religieux et laïcs, ceux purement géométriques, ainsi que les indications données par les broderies. Il a récemment partagé ses connaissances dans le cadre d'un projet sur le patrimoine culturel immatériel. Elles sont ainsi conservées pour l'avenir auprès du Musée gruérien.

Création

L'étude des motifs et des symboles des courroies anciennes lui a donné l'envie de les reprendre et de les réinterpréter sur ses propres courroies brodées. Il en a réalisé plus de cent vingt, toutes différentes.

Jean-Claude Bovet se plaît à rappeler que sa passion pour le son des cloches et des sonnailles et pour la symbolique séculaire des motifs sur les courroies remonte à son enfance. Une passion grâce à laquelle une composante importante du patrimoine culturel fribourgeois a été documentée et sauvegardée.



Jean-Claude Bovet maintient à l'étau une courroie usée par le temps qu'il s'apprête à restaurer. © Jean-Baptiste Morel



Ses outils, toujours à portée de main. © Jean-Baptiste Morel

Chablon pour une pièce en cuir. © Jean-Baptiste Morel



Daniel Buntschu

CRÉATIVITÉ. Quand il était tout gamin, sa mère lui a demandé ce qu'il voulait faire plus tard. Sans hésiter, il a montré du doigt l'image d'un sellier de l'Emmental sur un calendrier et a dit : Ça !



© Jean-Baptiste Morel

Daniel Buntschu est né en 1975 et a grandi à Épendes. Il passait ses étés à l'alpage, avec ses parents et ses frères, dans la région du Gantrisch.

Artisan d'art

En 1990, il commence un apprentissage de sellier à la Sellerie Roulin à Treyvaux. Il fréquente l'Ecole professionnelle à Berne. Son diplôme en poche, il est engagé par l'entreprise qui l'a formé. Il travaille d'abord à la sellerie puis, à partir de 2000 et jusqu'à aujourd'hui, également à la fonderie.

La Sellerie-Fonderie Roulin

Avec cinq collaborateurs, une apprentie et un aide-fondeur, c'est l'une des plus grandes fonderies et selleries du canton de Fribourg. Elle fabrique sur commande, de manière artisanale et dans le respect des traditions gruériennes, des cloches en bronze avec leurs courroies richement décorées. Ces objets d'exception sont destinés à des événements particuliers (fêtes, mariages, jubilés, etc.) ou à la décoration d'hôtels ou de restaurants. Il y a bien longtemps que les cloches ne finissent pas toutes au cou des vaches.

Les cloches et les courroies sont fabriquées selon les souhaits spécifiques des clients. Leur choix détermine le texte ou le décor estampé sur la cloche, les motifs et les couleurs de la broderie, et le sujet de l'image, dont la sellerie confie la réalisation à des peintres spécialisés.

Les acheteurs sont des privés, des entreprises, des sociétés ou les organisateurs de grandes manifestations, comme la Fête fédérale de lutte 2016 à Estavayer-le-Lac.

Dans son magasin, la Sellerie-Fonderie Roulin propose de nombreux articles en cuir et en bois, fabriqués sur place ou par des artisans de la région. Des visites guidées, en groupes, permettent d'assister au coulage d'une cloche et de visiter l'atelier où les courroies sont brodées.

Une collection très personnelle

Dans la tradition fribourgeoise, il était d'usage que les hommes liés à l'économie alpestre reçoivent une cloche ou une sonnaille personnalisée pour marquer une étape importante de leur vie – majorité, mariage, premier enfant, accession à la propriété, succès professionnel, etc. Même si elle est moins courante aujourd'hui, la pratique perdure.

Daniel Buntschu aime ces cloches commémoratives. Il les fabrique, les collectionne et, de temps en temps, en fait pour lui-même. Sur les courroies en cuir, il pérennise alors des moments significatifs de sa propre vie.

Comme il maîtrise parfaitement les codes, il se permet d'en jouer dans la conception et la réalisation des broderies mais aussi dans

les images peintes par Pierre Demierre, Lise Filiberti et Antonio Molina. L'une d'elles représente des abeilles: la reine, entourée de butineuses, arbore sur son dos l'indication de l'année au cours de laquelle Daniel a obtenu le Brevet fédéral d'apiculteur et éleveur d'abeilles. Les reines étant les seules abeilles à vivre plus d'une année, on les identifie par le millésime de leur naissance. Sur cette courroie, Daniel célèbre donc aussi cette reine.

Sur une autre courroie, Daniel a reproduit l'image du sellier de l'Emmental qui l'avait tant impressionné enfant et qui, en quelque sorte, a déterminé son parcours professionnel. Un parcours qui lui a permis d'apprendre les secrets du coulage de cloches tout en pratiquant le métier de ses rêves.

www.cloches-roulin.ch

Cette sonnaille a été offerte à Daniel par son patron et ses collègues à l'occasion de ses trente ans d'entreprise. Elle a pour lui une importance particulière car chacun de ses collègues a participé à la réalisation de la courroie.

© Jean-Baptiste Morel



La demi-lune, très tranchante, permet de découper ou d'amincir le cuir.

© Jean-Baptiste Morel



Courroie avec l'image du sellier de l'Emmental qui a inspiré sa vocation à Daniel Buntschu.

© Jean-Baptiste Morel



Grégory Castella

CHEMIN. Regarder, questionner, comprendre. Puis se mettre à l'ouvrage, en toute humilité. Prendre conscience de la matière, affiner la précision du geste, soigner le détail. Se réjouir d'avoir trouvé une solution ingénieuse. Servir la tradition, l'inscrire dans son temps. Réaliser patiemment ce que l'on a imaginé. L'offrir en partage.

L'un des passe-temps favoris du petit Grégory était de regarder son père restaurer des meubles, entretenir la maison, tourner des cornettes pour les loyis (poche à sel des armaillis). C'est de là que lui vient son profond respect pour le travail manuel. En même temps se développait son attachement à la Vallée de la Jogne, où il vit et travaille, et à la Gruyère. Les montagnes, les pâturages, les forêts, c'est son terreau – les colliers brodés, son terrain de jeu.

En 2012, Grégory Castella, alors jeune trentenaire, emménage avec sa famille dans un nouveau chalet à Cerniat. Pour marquer le coup, il commande une courroie brodée à la Sellerie Roulin, à Treyvaux. Début d'une belle histoire.

Rencontre

Son esprit méthodique de mécanicien-électricien le pousse à chercher à comprendre comment cette courroie a été faite. Il entend parler de Jean-Claude Bovet, qui le reçoit, lui montre des pièces de sa collection, raconte leurs histoires et détaille leurs ornements. Comme le dit si bien la sagesse populaire : quand l'élève est prêt, le maître apparaît.

Jean-Claude initie Grégory à la broderie. Pragmatique, ce dernier se dit qu'au pire il aura maltraité un morceau de cuir. Mais le travail lui plaît. Le résultat aussi. Avec les conseils bienveillants de Jean-Claude, il brode une deuxième courroie, puis une troisième. L'habileté croît, et avec elle la motivation. Grégory fera une courroie pour son épouse, puis une pour leur fille, puis une pour leur fils.

Il est très reconnaissant à Jean-Claude Bovet d'avoir pris le temps de lui transmettre non seulement les savoir-faire, qui vont de la préparation du travail au choix des lanières et à la précision du point, mais aussi les valeurs léguées à travers les motifs et les symboles.

La main et l'outil

Les colliers de Grégory sont tous faits entièrement à la main. Dans son atelier, pas de machine à coudre. De par son expérience professionnelle, il sait que sa dextérité est tributaire de la qualité des outils qu'il emploie. C'est pourquoi il a demandé à un ami de lui fabriquer ceux dont il avait besoin, avec des indications très précises. Et comme tout bon ouvrier, il en prend le plus grand soin.

Puriste

«J'essaie de travailler au maximum dans le style des premières courroies gruériennes. Par exemple, je ne mettrai jamais une image peinte ou un écusson sur une courroie. Pour moi, il ne doit y avoir que de la broderie et de la couture». La courroie qu'il a réalisée pour la naissance de son fils s'inspire d'une pièce de 1794 conservée au Musée gruérien.

Ce respect de la tradition est évident dans son travail. Pour autant, on y décèle aussi quelque chose qui n'est qu'à lui : une créativité, assumée mais subtile, perceptible dans l'évolution des formes et la recherche de nouvelles combinaisons. Une sorte de signature.

Collection

«J'aurais bien aimé avoir une collection, mais les pièces qui m'intéressent sont

au-dessus de mes moyens». Malgré cette affirmation, Grégory est collectionneur. Il achète des cloches et des sonnailles directement chez les fabricants, avec lesquels il aime s'entretenir : «On se rejoint dans l'appréciation des savoir-faire, de la qualité, de la tradition». Il possède notamment une série de sept cloches consonantes, c'est-à-dire harmonisées entre elles, coulées par Hannes Moor. Elles sont suspendues au milieu de son salon et souvent lui-même ou ses enfants les font résonner en passant.

Plus que le résultat final, c'est le travail que Grégory Castella réalise sur ses pièces qui l'intéresse. Parce que ce travail témoigne de sa volonté constante de parfaire ses connaissances et d'améliorer sa technique afin de pérenniser cet artisanat grüérien.



Détail d'un emporte-pièces demi-rond en zigzag servant à la découpe des dentelles en cuir ornant les courroies. Cet outil a été fabriqué spécialement par un mécanicien de précision ancien collègue de Grégory
© Jean-Baptiste Morel



Grégory Castella fait tinter l'une des sept cloches consonantes, coulées par Hannes Moor, qui ornent son salon. © Jean-Baptiste Morel



Courroie fabriquée par Grégory, selon un modèle de 1794. C'est le travail le plus compliqué réalisé jusqu'à présent par le sellier amateur. La sonnaille est l'œuvre d'un jeune forgeron de Les Moulins, Christophe Pilet. © Jean-Baptiste Morel

Alicia Fragnière

TRADITION ET MODERNITÉ. Cette jeune sellière pratique et fait vivre deux traditions gruériennes : la broderie de courroies de cloches et la saison d'alpage. Aucune nostalgie dans ses choix, juste le plaisir d'apprendre, de faire, de créer, de participer et de partager.



Enfance

Alicia a grandi à Le Bry, commune de Pont-en-Ogoz, dans la ferme familiale. Elle a toujours aimé participer aux tâches du domaine avec ses parents et ses deux frères. Elle en a gardé un fort attachement à la vie à la ferme et aux animaux.

Formation

Alors que ses frères optent pour une formation dans l'agriculture, Alicia ne sait pas trop vers quoi s'orienter. Elle multiplie les stages, dans diverses branches. Celui qu'elle fait à la Sellerie Pierre-Alain Vionnet à Vuadens est décisif : elle sera brodeuse de courroies de cloche. Petit problème : ce n'est pas officiellement reconnu comme un métier. Elle sera donc sellière.

Mais les places d'apprentissage sont rares. Il n'y en a en moyenne que cinq par an, pour toute la Suisse. En 2016, Alicia est acceptée à la Sellerie Vionnet et suit les cours au Centre d'enseignement professionnel de Vevey. Trois ans plus tard, elle obtient son certificat fédéral de capacité d'artisane du cuir et du textile, et reste dans l'entreprise.

Il est intéressant de relever que la broderie de courroies n'est pas au programme de la formation de sellière. C'est donc avec son maître d'apprentissage, Jean-Paul Jaquet, qu'elle apprend les ficelles du métier : les matériaux, les techniques mais aussi et surtout les savoirs et savoir-faire, les croyances et les secrets transmis de génération en génération. Jean Paul, qui est désormais son collègue, lui a aussi montré que les traditions sont des guides qu'il convient de respecter mais dont il faut oser se distancer pour trouver sa propre voie. Elle lui en est profondément

reconnaissante, puisque la dimension créative de son activité est une source constante de motivation.

Collection

Sa collection ne compte que quelques pièces, mais avec une particularité : Alicia a réalisé elle-même toutes les courroies et chacune d'elles marque un moment important de sa vie.

Pour ces pièces très personnelles, elle choisit soigneusement la texture du cuir, la couleur des lanières, la forme des motifs et l'image du cartouche afin que sa création reflète au plus près les émotions liées à l'événement fêté et son inscription dans l'histoire de sa famille et de ses proches.

Autre particularité, ces cloches ne sont pas uniquement décoratives. Elles sont pendues au cou des vaches lors des poya et des rindya (montée et descente de l'alpage).

Partage

Alicia est heureuse et fière d'être partie prenante dans la mise en valeur du patrimoine culturel fribourgeois. En jeune femme bien dans son temps, elle recourt aux réseaux sociaux pour partager ses passions, sensibiliser et instaurer un dialogue.

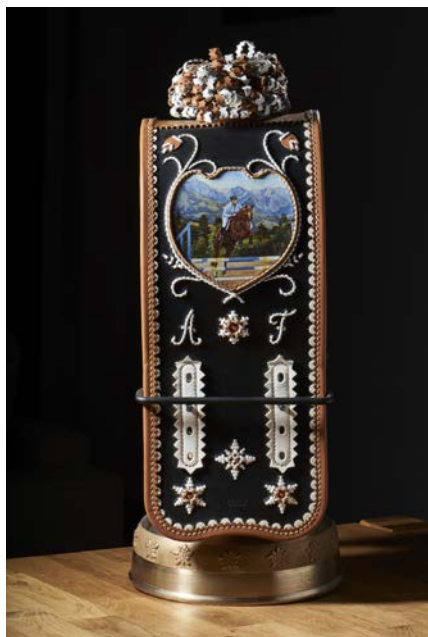
La Sellerie Vionnet

Connue pour ses selles d'équitation et de moto, cette entreprise familiale créée en 1954 s'est acquise une solide renommée pour la fabrication de courroies de cloches et de loyis (poche à sel, en cuir brodé, utilisée par les armaillis).

www.sellerievionnet.ch



Cette courroie a été entièrement réalisée par Alicia pour les 18 ans de son frère Daniel en 2020. © Jean-Baptiste Morel



Cette cloche a été offerte à Alicia par ses amis pour ses 20 ans. L'image peinte est un portrait équestre d'Alicia lors d'un concours de saut. © Jean-Baptiste Morel



Cette courroie est la première qu'Alicia a réalisée pour elle-même. Elle rompt subtilement avec la tradition dans le choix des couleurs par l'utilisation du bordeaux à la place d'un rouge sang plus typique. © Jean-Baptiste Morel



Un éventail d'échantillons réalisés par Alicia avec de nouvelles combinaisons de couleurs et de cuirs. © Jean-Baptiste Morel

© Jean-Baptiste Morel



Marc Pasquier

ÉVIDENCE. Bien droit dans ses bottes de maître-fromager, il a la solidité que donnent le savoir et le savoir-faire. Il est travailleur et loyal – quand le métier est dur on doit assumer sa part et pouvoir compter sur les autres. Il est radieux, parce qu'il est à sa place, qu'elle est belle et qu'elle donne sens à sa vie.



© Jean-Baptiste Morel

Dans la ferme de Mireille et Philippe Pasquier, à Maules, où Marc a grandi avec ses frères et sœurs, les traditions ont toujours fait partie du quotidien. Au même titre que les soins aux animaux, le respect de la terre, la pluie et le beau temps. Vivre les traditions est, pour eux, une façon d'être. Les transmettre une fierté. C'est particulièrement le cas pour la saison d'alpage, à laquelle Marc est très attaché.

Là-haut

Marc et son équipe passent tout l'été sur l'alpage. Ils sont généralement deux fromagers et deux à trois garçons et filles de chalet. Le travail ne manque pas.

Il y a d'abord le bétail. On pense à la traite, matin et soir, qui prend plusieurs heures, et peut-être à l'entretien des pâturages. Mais on oublie généralement les déplacements périodiques du troupeau d'un alpage à l'autre. Ce sont pourtant les journées de travail les plus dures. Il faut ranger le chalet que l'on quitte, le nettoyer, préparer tous les ustensiles et objets du quotidien, sans oublier les animaux qu'il faut regrouper

et guider vers la nouvelle pâture. Là, il faut aménager la chalet pour qu'il soit fonctionnel. «Pour ces transhumances, pas de public ni d'ornements hormis les cloches et les sonnailles. En revanche, on ressent, dans son corps, dans sa tête, le lien privilégié qu'on a avec le troupeau et la montagne.»

Évidemment, Marc et son équipe fabriquent du fromage. Le gros chaudron de cuivre peut contenir 800 litres de lait. Chaque jour, ils produisent quelque 70 kilos de Gruyère AOP, en meules d'environ 35 kilos, et quelque 30 kilos de vacherin.

La descente de l'alpage

Vers la mi-octobre, les Pasquier partent de la vallée de Motélon en direction de Maules avec leur impressionnant troupeau d'une centaine de vaches à cornes. «Lorsqu'elles sont toutes nettoyées et décorées et que l'on est sur le point de partir, les émotions sont très fortes.»

Elles portent toutes des cloches ou des sonnailles soutenues par des magnifiques courroies brodées. Celles qui

marchent en tête sont en plus décorées de bouquets de fleurs en papier. Les femmes et les filles sont en dzaquillon, les hommes et les garçons en bredzon.

C'est une des plus grandes désalpe privée du canton. Elle mobilise une trentaine de personnes. Il y a bien sûr toute la famille Pasquier avec leurs employés et leurs aides, mais aussi des amies et des amis, tous heureux de participer à ce moment exceptionnel. Ils sont nombreux à apporter leurs propres cloches de parade et se réjouissent de voir que, une fois l'an, elle servent vraiment à ce pour quoi elles ont été conçues. Grâce à ces apports, chaque animal est mis en valeur.

Le troupeau part du chalet du Gros Praz, à 1000 m d'altitude, puis traverse plusieurs villages et la ville de Bulle, sous les applaudissements du public. La course dure environ cinq heures. «Ce serait plus facile avec une bétailière, mais on se priverait de quelque chose de magique: l'expression d'une gratitude joyeuse envers notre terre et nos animaux.



Les cloches et sonnailles de la famille Pasquier sont portées par leur bêtes trois fois par année lors des remuées ainsi qu'à la désalpe. En dehors des périodes d'alpage, la collection décore le salon de la ferme familiale. © Jean-Baptiste Morel

Harmonie

«Les armaillis ont un amour spécial pour leurs cloches. Elles rythment nos journées, nos saisons. Leurs tintements nous accompagnent tout le temps. C'est un lien avec nos bêtes. Une présence souvent stimulante, parfois apaisante.»

Les plus belles cloches de la famille Pasquier, celles dont la courroie est richement brodée, sont portées par leurs vaches lors de la désalpe. Pendant l'été, elles sont suspendues dans un local dédié du chalet, à l'abri de la fumée. Pendant l'hiver, elles décorent la salle de séjour de la ferme familiale. Toutes leurs autres cloches et sonnailles sont utilisées au quotidien. Les colliers sont aussi décorés, peut-être un peu plus modestement, et on évite les motifs peints souvent plus fragiles. «Le plaisir des yeux et celui des oreilles, ça va ensemble».

Marc possède quatre cloches et deux sonnailles. Elles lui ont été offertes pour sa confirmation, ses vingt ans, et d'autres occasions. Elles sont brodées en lanières de cuir, dans le plus pur style gruérien. Il y tient beaucoup.



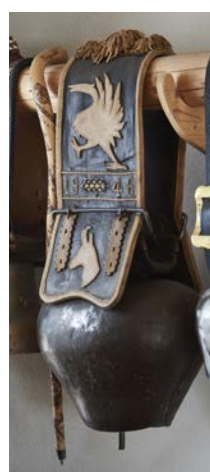
Marc a reçu cette cloche de ses parents pour sa première communion. © Jean-Baptiste Morel



Réalisée par Florian Aeby en 1977, cette courroie représente l'époque du retour des motifs traditionnels brodés dans la sellerie gruérienne. © Jean-Baptiste Morel



Cette sonnaille à la courroie noire brodée de motifs traditionnels a été offerte à Marc pour ses vingt ans. © Jean-Baptiste Morel



Cette courroie a été restaurée par Raymond Nicolet en 2015. © Jean-Baptiste Morel

Freddy Schaller

DYNAMISME. Il est de ceux qui transforment les difficultés en opportunités, qui savent que c'est en étant relié que l'on grandit, et qui en toute humilité visent l'excellence. Passionnément curieux, il s'inspire de la tradition et, constamment, la renouvelle et l'enrichit.



© Jean-Baptiste Morel

En parallèle, il produisait des lanières de cloches ornées de motifs de l'Emmental. Les edelweiss, les gentianes et les épis de blé étaient brodés exclusivement avec des lanières de cuir. Pour conférer aux épis un éclat doré presque magique, on pressait les lanières avec des feuilles d'or. La qualité était, et est toujours, une priorité de la maison Schaller, comme en témoignent les courroies que Freddy brode depuis des décennies pour marquer des événements particuliers, comme des anniversaires, des mariages, des naissances, des jubilés.

Changement de cap

Dans les années 1970, les matelas et meubles rembourrés faits à la main sont de moins en moins demandés. Les commandes de l'armée, en revanche, se multiplient, pour des produits de plus en plus variés, dont des sacs et des sacs à dos. La broderie des courroies de cloche reste une activité certes accessoire mais néanmoins significative.

Dans les années 80, Freddy reprend l'atelier. L'armée est son principal client. Pour répondre à la demande, il doit s'agrandir et acheter de nouvelles machines. Comment honorer les commandes de l'armée dans les délais impartis et malgré tout continuer à broder des courroies, sa vraie passion ? Freddy n'a pas le choix. Il travaille tous les jours jusqu'à tard dans la nuit, même en fin de semaine. Et quand il s'absente quelques heures, c'est pour collectionner des cloches et des sonnaillles.

Opportunité

En 2006, l'armée délocalise la production de certains équipements à

l'étranger, dont ceux fournis par l'atelier Schaller. C'est un vrai coup dur pour Freddy, mais il saisit l'occasion pour se lancer à fond dans les courroies de cuir brodées. D'emblée, il vise le haut de gamme, parce que la qualité fait partie de son ADN et parce qu'il identifie un créneau. Alors que d'autres, soucieux de limiter les coûts, brodent avec des lanières en plastique sur du cuir synthétique, Freddy décide de ne travailler que des matériaux naturels de premier choix. Pour les lanières, il importe d'Australie du cuir de kangourou, à la fois résistant, souple et très fin. Pour les courroies elles-mêmes, il sélectionne des cuirs de bœuf.

Transmission et création

Pour Freddy, les courroies brodées en Gruyère au XVII^e et au XVIII^e siècle sont incontestablement les plus belles et les plus intéressantes. Elles sont aussi une inépuisable source d'inspiration.

Aujourd'hui, il en reprend les motifs, parfois à l'identique, parfois en les stylisant, parfois en mettant en relief un élément spécifique. Pour ce processus d'appropriation et de (re)création, il collabore avec un dessinateur. Dans la phase de développement, les outils informatiques sont précieux. Après, pour la réalisation des courroies et de leur ornementation, Freddy utilise les mêmes procédés et les mêmes outils que les artisans d'il y a deux cents ans. Sous sa main, les fleurs et les symboles du temps passé retrouvent leur éclat et leur pouvoir d'évocation. Autant d'expressions nouvelles d'une tradition séculaire.

Alfred Schaller – que tout le monde appelle déjà Freddy – n'a pas encore quinze ans quand il commence son apprentissage de sellier-tapissier dans l'atelier de son père Anton (1915-1989). On peut dire qu'il a grandi dans cet atelier, espace de jeux, de découvertes, de rencontres. Suivre les traces de son père était, pour lui, une évidence.

L'entreprise paternelle

Anton Schaller avait ouvert son atelier à Bödingen en 1951. Il fabriquait principalement des matelas en crin de cheval et des meubles rembourrés tout en faisant commerce de meubles anciens. Il travaillait parfois pour l'armée suisse.

Collection

Dans l'échoppe de Freddy, on trouve des courroies brodées, des courroies ordinaires pour ovins et bovins, ainsi que des cloches et des sonnailles d'artisans de la région. Sa collection personnelle comprend quelque trois cents pièces, dont certaines rares ou insolites.

Avec sa double casquette de vendeur/acheteur et de collectionneur, Freddy est un habitué des grandes bourses et marchés où se croisent spécialistes et amateurs. Il aime tout particulièrement la Foire d'automne et Bourse aux sonnailles de Romainmôtier.

<https://lederstickerei-schaller.jimdofree.com/>



On peut admirer ici la finesse du travail de Freddy Schaller © Jean-Baptiste Morel



Le cuir naturel est très résistant et nécessite une certaine force pour broder.
© Jean-Baptiste Morel

© Jean-Baptiste Morel



Robert Schwaller

RENCONTRES. Sa passion pour les cloches et les sonnailles s'inscrit dans une démarche d'ouverture aux autres et au monde. Il s'intéresse aux objets, bien sûr, mais aussi et surtout aux personnes qui les fabriquent et les utilisent. S'informer, questionner, apprendre, échanger, transmettre, c'est la motivation d'une collection exceptionnelle.

Lorsqu'il était enfant, à Lustorf, près de Guin, Robert devait entretenir les cloches des animaux de la ferme familiale avant la montée à l'alpage et pour les expositions de bétail. En ce temps-là, il en appréciait la sonorité mais ne s'intéressait ni à leur fabrication ni aux fabricants. Cela change quelques décennies plus tard, lorsqu'il hérite des cloches et sonnailles de son père, premières pièces d'une collection qui ne cessera de s'enrichir.

Médecin de famille

En 1962, dans un contexte de surabondance de lait, son père, Albin Schwaller, vend ses vaches. L'agriculture n'étant plus une option, le jeune Robert étudie la médecine, à Fribourg, Lausanne puis Zurich. En 1978, il ouvre un cabinet à Schmitten, avec son épouse Ruth, également médecin. En 2011, ils remettent le cabinet à leur fille et profitent de leur retraite pour voyager, avec notamment l'objectif de compléter la collection de cloches.

Du cantonal au national

Intrigué par les signatures inscrites dans le métal de ses premières pièces, Robert Schwaller se les fait expliquer par Florian Aeby (1932-2021), alors sellier à Bulle. Il acquiert ainsi tout un savoir sur les processus de fabrication et rencontre les fondeurs et forgerons de la région. Il ne tarde pas à leur commander des cloches, des sonnailles et des colliers, en leur

donnant des indications très précises. En même temps, il enrichit sa collection de manière ciblée. Son objectif : avoir au moins une cloche de chaque fondeur de la Gruyère et du canton de Fribourg, puis du Gessenay. Il les achète à d'autres collectionneurs, lors de ventes aux enchères et sur les plateformes en ligne. Son intérêt est clairement focalisé sur les cloches, moins sur les colliers.

Du national à l'international

Quand sa collection fribourgeoise est complète, Robert se tourne logiquement vers les cloches, clochettes et sonnailles des autres cantons. Après quelques années, cette collection est, elle aussi, considérable. Il ne lui reste plus qu'à prospecter le reste du monde. Avec une nouvelle focale : les clochettes et les grelots portés par des hommes, des femmes ou des enfants, pour des rituels, des danses ou simplement comme ornementation.

Aujourd'hui, sa collection reflète des traditions campanaires de tous les continents. Elle est, de ce point de vue, l'une des plus complètes au monde. Il l'évoque dans un article en page 12 de ce magazine.

À plusieurs reprises, des parties de cette collection ont été exposées dans des musées du canton de Fribourg et en Suisse.



Lot de cloches, tapes, sonnailles et grelot forgés ou coulés par Robert Schwaller à Alt Sankt Johann afin d'expérimenter par lui-même les diverses techniques de fabrication de ces objets. © Jean-Baptiste Morel

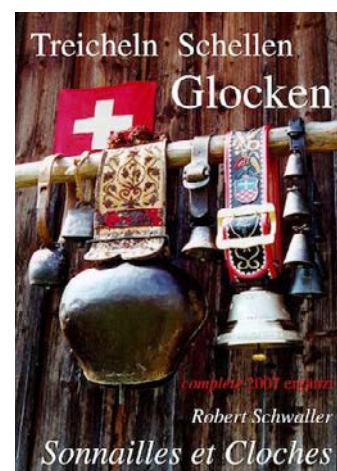


© Jean-Baptiste Morel

Réédition actualisée 2020.

En vente au musée, 50 Fr.

À la demande de l'auteur, la version de 1996 est disponible en ligne www.calameo.com > Schwaller



Du savoir à la pratique

Robert ne pouvait évidemment pas se contenter de collectionner – il se devait de mettre la main à la... forge. Pour bien comprendre les propriétés des matériaux, la manière de les travailler, les processus et leurs écueils, il coule de petites cloches et forge des sonnailles à la Klangschieme d'Alt St. Johann, dans le canton de Saint-Gall.

Auteur

La recherche doit à Robert Schwaller la première publication élargie, en 1996, d'un état des connaissances sur l'art campanaire de bétail en Suisse. Après des révisions en 2003 et en 2007, cet ouvrage bilingue a été réédité en 2020, dans une version augmentée et actualisée. En plus de l'histoire et de l'origine des cloches et des sonnailles, de leurs spécificités et de leur fabrication, cet ouvrage propose une liste exhaustive des fondeurs et forgerons qui produisent ces instruments en Suisse.

Son expertise lui vaut d'être souvent associé à des publications, en qualité de co-auteur et/ou de traducteur.

Aujourd'hui, Robert Schwaller ne collectionne plus. Ou presque. Quand un nouveau fondeur s'installe en Suisse, il ne peut s'empêcher de lui acheter une cloche.



Cette courroie est la première commandée au sellier Johann Mösching par Robert Schwaller. Dessin brodé selon le modèle d'une courroie du XVIII^e siècle.

© Jean-Baptiste Morel



Cette sonnaille a été fabriquée par Robert Schwaller lors d'un atelier avec Pierre Turrian à Alt Sankt Johann. Le collier en bois a également été sculpté par Robert Schwaller avec l'aide de Johann Mösching.

© Jean-Baptiste Morel



Bulle, 7 octobre 1951, baptême du 2^e drapeau.
© Simon Glasson, Musée gruérien, Bulle ; reproduction Joël Overney.



Les Armaillis de la Gruyère

Cent ans d'histoires



Charles Gapany (1881-1960). Fondateur et président de la Société des Armaillis de la Gruyère de 1921 à 1960. Voir page 52. © Simon Glasson, Musée gruérien, Bulle.

La Société des Armaillis de la Gruyère – Cent ans d’histoires

IDÉAL. À travers les cortèges, les défilés de troupeaux, la messe en patois, les diplômes décernés aux garçons et filles de chalet, la Société des Armaillis de la Gruyère manifeste la volonté des travailleurs des alpages de faire connaître leurs valeurs et d’exister comme groupe constitué.

Les armaillis avant les Armaillis

L’armailli peut se définir comme un homme qui, durant la saison d’alpage, est chargé de soigner les troupeaux et de faire le fromage. L’expression collective «les armaillis de la Gruyère» se forge progressivement et se popularise dès le milieu du XIX^e siècle, bien avant la création de la Société des Armaillis. Au gré des foires agricoles, des fêtes populaires et des cortèges historicisants, l’expression «les armaillis de la Gruyère» désigne tout groupe de vachers en habit traditionnel (veste à manches courtes et capet) défilant avec un troupeau de vaches portant sonnailles et colliers brodés d’apparat pour honorer le travail des paysans, la saison d’alpage et la fabrication du fromage.

Paris

En 1856, à l’occasion du Concours universel agricole, la *Gazette de Lausanne* publie une description de l’entrée dans la ville du bétail de Fribourg: «La rue de la Chapelle-Saint-Denis jusqu’à la barrière du même nom, la place de la Concorde, l’avenue des Champs-Élysées, voilà notre itinéraire à travers la capitale de l’empire français; puis nous entrions dans le palais de l’Industrie, qui est certainement, en ce moment, la plus belle écurie du monde. Nos armaillis, beaux, frais et robustes enfants de la Gruyère, étaient en grand costume national, et marchaient fièrement avec leur beau troupeau, au milieu des flots de la multitude accourue sur notre passage. Notre bétail s’avavançait joyeux et fier. On eût dit qu’il comprenait que c’était lui qui mettait dans ce moment en émoi les quartiers les plus populeux et

les plus animés de Paris. Aux «liauba! liauba!» de nos armaillis se mêlaient les sauvages mugissements de nos taureaux et de nos vaches, et l’harmonieux carillon de leurs clochettes. Quelle musique enivrante pour des oreilles gruériennes! et même pour des oreilles parisiennes, car de tous côtés, de toutes les fenêtres partaient des cris d’applaudissement; on agitait des mouchoirs, on nous jetait même de temps en temps des mots d’amitié en patois gruérien, on répétait nos liauba! Quelle fête et quelle entrée triomphale! Quelle belle journée pour nous! Nous n’aurons certainement jamais de moments plus doux.»

Après l’Exposition universelle de Paris de 1900, photo-souvenir du groupe «les armaillis», employés au pavillon Le Village suisse. © Musée gruérien, Bulle.





Hôtel Moderne, Bulle, 1925. Lieu de fondation de la Société des Armaillis de la Gruyère, le 16 janvier 1921.
© Photo Glasson, Musée gruérien, Bulle.



CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE

FÊTE DES VIGNERONS

Relatant le spectacle de 1865, *Le Confédéré de Fribourg* explique : « Les Fribourgeois revenus disent merveille des armaillis de la Gruyère qui ont figuré au cortège avec leurs vaches dont ils ont recueilli le lait dans un colossal chaudron pour en fabriquer un fromage de grandeur pyramidale. » La Fête des Vignerons devient, dans l'imaginaire collectif, un lieu où les armaillis de la Gruyère sont pleinement intégrés.

Lors de la Fête des Vignerons 1889, la *Gazette de Lausanne*, dans un article repris par *La Liberté*, écrit : « Ce sont les armaillis de la Gruyère qui amènent leurs bœufs et leurs vaches, magnifiques bêtes de race, harnachées de colliers garnis de ciselures en cuivre, soutenant les grosses clochettes, les énormes toupins en airain, les sonnaillles, dont les tintements rythment un carillon. Des *bovairons*¹ en *grègues*² de

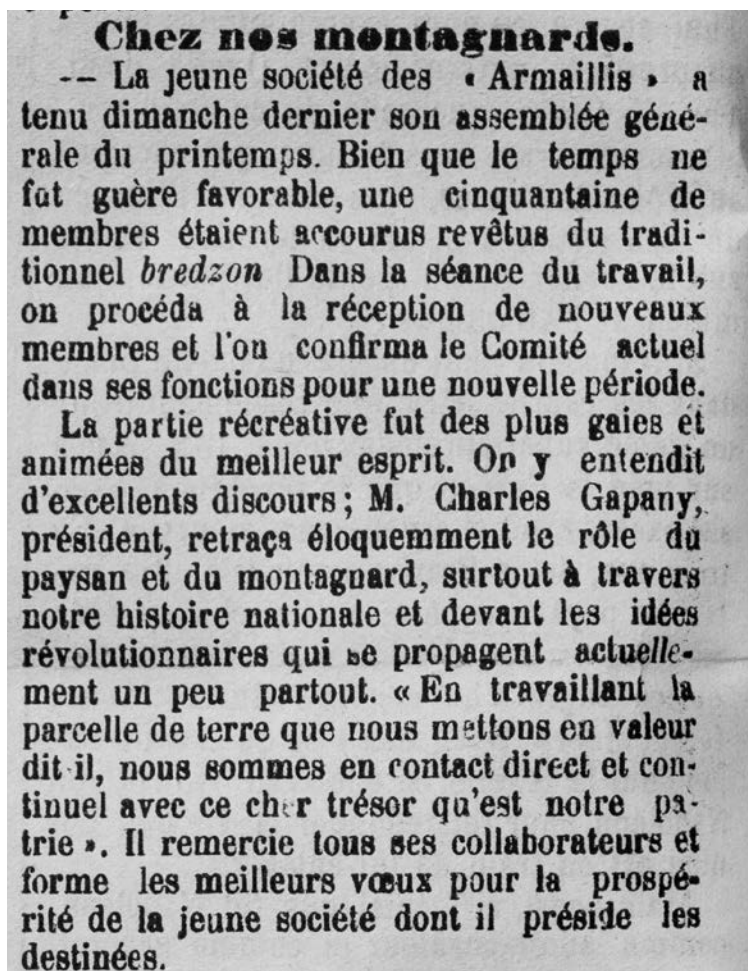
toile brodée les accompagnent, la pipe à la bouche, le fouet à la main ; les armaillis sont en costume de velours mordoré, bleu de roi, tanné, vert bouteille, gris, couverts de galons et de *canetilles*³ ; ils sont coiffés de la petite calotte ou du *seillot*⁴, gibus en paille tressée ; ils portent le sac à sel, en cuir brodé à la Kabyle, des cannes curieusement travaillées, des bijoux singuliers. »

PREMIÈRES ANNÉES

Fondée à l'Hôtel Moderne à Bulle le 16 janvier 1921, la Société des montagnards et des armaillis se définit comme « récréative »⁵ et a pour but « de resserrer les liens entre employeurs et employés, de cultiver le chant patois, de maintenir les vieilles traditions, d'organiser des fêtes à l'occasion de la montée et de la descente des troupeaux »⁶. Les statuts révisés de 1930 ajoutent : « éventuellement, [de] se vouer à une œuvre sociale en faveur de ses membres »⁷.

Le premier président est Charles Gapany, de Marsens. Les membres du comité viennent, pour la plupart, de la région bulloise : Xavier Morand (secrétaire et tenancier de l'Hôtel du Saint-Michel⁸), Jules Magnin et Raphaël Buchs sont de Bulle ; Placide Déforel, de Vuadens ; Jean Bapst de La Tour-de-Trême ; Louis Gremaud, de Riaz, démissionnaire en mai 1921, est remplacé par Boniface Tena, de Grandvillard. La finance d'entrée et la cotisation annuelle sont fixées à 3 francs.

Compte-rendu de l'assemblée du dimanche 8 mai 1921. Feuille d'Avis de Bulle, 10 mai 1921. © Musée gruérien, Bulle ; reproduction Joël Overney.



¹ Bovairon : jeune conducteur de bœufs.

² Grègues : pantalons

³ Canetilles : fleurs artificielles en fil de fer.

⁴ Seillot : petit chapeau.

⁵ Protocole du 16 janvier 1921, Archives de la Société des Armaillis de la Gruyère (SAG).

⁶ 21.01.1921, Feuille d'Avis de Bulle (FAB).

⁷ Statuts de la Société des Armaillis de la Gruyère, But, art.1 ; 9 mars 1930.

⁸ L'Hôtel du Saint-Michel occupait une partie de l'emplacement de l'actuel magasin Manor, à la Grand-Rue à Bulle.

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE

UN DRAPEAU

Le drapeau est l'emblème d'une société. Il est confectionné avec des matériaux précieux (soie, couleurs chatoyantes) et arbore un symbole dans lequel la société se reconnaît. Réalisé en un exemplaire unique, il est d'usage de le faire bénir, puis de l'exposer dans un lieu public. Il sert dans les moments importants de la vie de la société : orné d'un ruban noir pour l'adieu aux défunts, d'un ruban blanc ou rouge pour les festivités. Quand il est usé, on le remplace, mais on garde précieusement l'ancien.

Dès sa création, la Société des Armaillis de la Gruyère souhaite se doter d'un drapeau. Comme le révèlent les protocoles (complets), il y a une volonté très forte d'avoir un emblème qui illustre les idéaux de la jeune association. Mais un drapeau coûte cher.

FINANCEMENT

C'est un leitmotiv des premières années. Les lotos (suivis d'une animation musicale ou théâtrale) servent de principale ressource. Les lots sont en nature et résultent de dons ou d'achats. Le nombre

de séries est de six (quine, double quine et trois cartons), plus une série surprise de quatre cartons sans quine ni double quine. Le bénéfice des lotos et le nombre de membres toujours croissant permettent à la Société de financer ses activités (courses et sorties, remises de diplômes de garçons de chalet, messes en patois (dès 1965), mais aussi d'alimenter le fonds pour le drapeau et un fonds de secours dès 1928.

Carnet de distribution des lots, pour le loto du 30 novembre 1930. Archives de la Société des Armaillis de la Gruyère. © Musée gruérien, Bulle ; reproduction Joël Overney.

Loto du 30 novembre 1930			novembre 1930		
Le loto se compose de 6 séries plus 1 ^{re} série			1 ^{re} série surprise de 4 cartons sans quine et double quine.		
quine	1 bouteille d'Arti	valeur 5 fr.	Oscar Chollet, Ruvo, M ^{me} Pétillot		
D. quine	1 bouteille Neubatel & Haeon	2 fr.	583 Barasch Auguste		
1 ^{er} carton	6 cuillères argent	12 fr.	225 Rufriest Charles, M ^{me} Saquin Felix		
2 ^e carton	1 lot fromage	15 fr.	333 Adèle Barasch		
3 ^e carton	1 lot laine	14 fr.	149 Chollet Fréim		
2 ^e série					
quine	1 pain de sucre & Eau de Cologne	5 fr.	144 Chourcy Jean 144 Locadi Bassard		
D. quine	1 clochette	2 fr.	181 Léon Moret 161 Repond Tulin		
1 ^{er} carton	1 jambon roulé & 1 bouteille Moret	20 fr.	469 Moret Jouis, Meyer Josephel Joseph		
2 ^e carton	1 lot vaacherin	15 fr.	461 Romanens Anténor M ^{me} Repond Tulin		
3 ^e carton	1 paire guêtres jaunes	13 50	71 Seglous Léa		
(Attention) 3 ^e série					
1 ^{er} carton	1 lot cotelettes fumées & saucissons	20 fr.	188 Demazay Marius, Gaylog Lucien, 230 Elisa Morand		
2 ^e carton	1 casse louton	16 fr.	621 Pagnin Paul		
3 ^e carton	1 lot café	14 fr.	169 Auguste Rey, 169 Romy Rini, 120 Grisoni		
D. quine	1 paire chaussons & pantoufle	2 fr.	M ^{me} Seglous, 460 Leyva Tulin, M ^{me} Grimeaud, 466 d'art Holly		
quine	1 bouteille d'Arti	5 fr.	661 M ^{me} Josephine Moroz, 466 d'art Holly		

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE

LE DRAPEAU DE 1924

Le premier drapeau est béni en grande pompe à Bulle le 11 mai 1924. Le programme de la fête est traditionnel : à 10h, rendez-vous au local de la société au Saint-Michel. Puis, cortège avec l'Harmonie de Bulle, les garçons de chalet, les invités, les sociétés de chant (La Chorale et L'Espérance) et la Société des Armaillis de la Gruyère. À 10h30, messe, sermon et bénédiction à Saint-Pierre-aux-lyens par le curé Richoz ; 11h45, défilé des troupes à travers la ville – un troupeau blanc et noir avec des armaillis en costumes du passé et un troupeau rouge et blanc avec des costumes actuels. Dès 12h30, banquet à l'Hôtel de Ville avec de nombreux discours et des productions musicales. La clôture de la fête est prévue vers 16h30⁹.

La fête donne lieu à de longs comptes-rendus dans *La Liberté*, *La Gruyère*, *Le Fribourgeois* et *La Feuille d'Avis de Bulle*. Le parrain du drapeau est la Fédération laitière Zone de la montagne¹⁰, représentée par son président Jean Guillet (1867-1930). La marraine est la Société d'économie alpestre, avec son président Alfred Reichlen (1849-1930). Le discours du président Charles Gapany est largement reproduit : « Après trois années d'existence, la Société des Armaillis de la Gruyère a le bonheur d'inaugurer aujourd'hui le baptême de son drapeau qui est le chef-d'œuvre d'un enfant du pays, originaire du district de la Singine mais né à Epagny et y ayant passé sa première enfance, possède vraiment un cœur gruyérien. (...) Belle sonnaillie si chère à l'armailli, tu parles patriotiquement à tous les enfants du pays en rappelant ces départs sensationnels, à la montée de l'alpage au printemps et ces magnifiques descentes à l'automne qui captivent les regards et remuent les cœurs de nos amis de la plaine que nous saluons gaîment. »

ŒUVRE D'ARTISTE

Ce premier drapeau de la Société des Armaillis de la Gruyère est l'œuvre du peintre Louis Vonlanthen (1889-1937). Artiste de premier ordre, né à Epagny, fils d'un couvreur, il passe son enfance à Neuchâtel, son père s'y étant installé en quête d'un emploi stable. Les années 1923-1924 sont des moments essentiels dans sa carrière. Il s'affirme comme l'un des peintres qui comptent dans son canton d'origine. Il est chargé de plusieurs importantes commandes : deux grands panneaux pour l'école d'agriculture de Grangeneuve (voir la 4^e de couverture de ce magazine), la décoration avec Gino Severini de la nouvelle église de Semsales et deux vastes toiles représentant le canton de Fribourg à l'Ecole polytechnique de Zurich. C'est donc un artiste confirmé, à la réputation croissante, qui est chargé de la création du nouveau drapeau, pour 250 francs.¹¹

Des esquisses sont présentées. La réalisation de projet final (sans accessoires) est confiée, pour 700 francs, aux jeunes filles de l'École industrielle de Fribourg, section broderie. Moins concurrentielle, l'offre du couvent de la Fille-Dieu à Romont a été écartée.

Une fois réalisée, la bannière est exposée en ville de Bulle dans la vitrine de Maurice Brodard, tapissier¹². « C'est une œuvre sobre mais qui rappelle profondément la montagne : la classique sonnaillie au collier richement enluminé se profile sur un fond bleu-pâle, avec des fleurs alpestres, édélweiss, rhododendrons et gentianes comme motifs décoratifs. » En outre, il porte fièrement la devise « Dieu et Patrie ».

Réclame pour la sellerie Jules Repond, artisan qui confectionne le baudrier pour le 1^{er} drapeau de la société en 1924. GRU, 12 mai 1925. © Musée gruérien, Bulle ; reproduction Joël Overney.



⁹ FAB, 9 mai 1924.

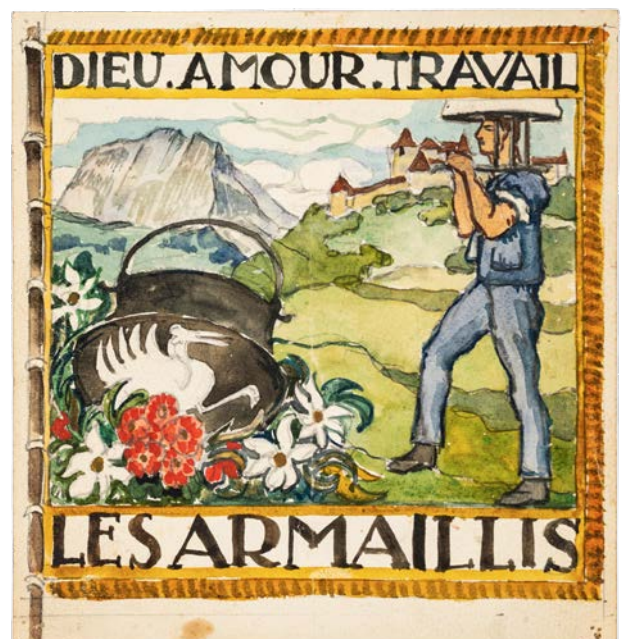
¹⁰ Appellation d'origine.

¹¹ *La Gruyère* (GRU), 12 mai 1924.

¹² FAB, 29 avril 1924.



Premier drapeau de la Société des Armaillis de la Gruyère, inauguré à Bulle le 11 mai 1924. Musée gruérien. © Adrien Perritaz.

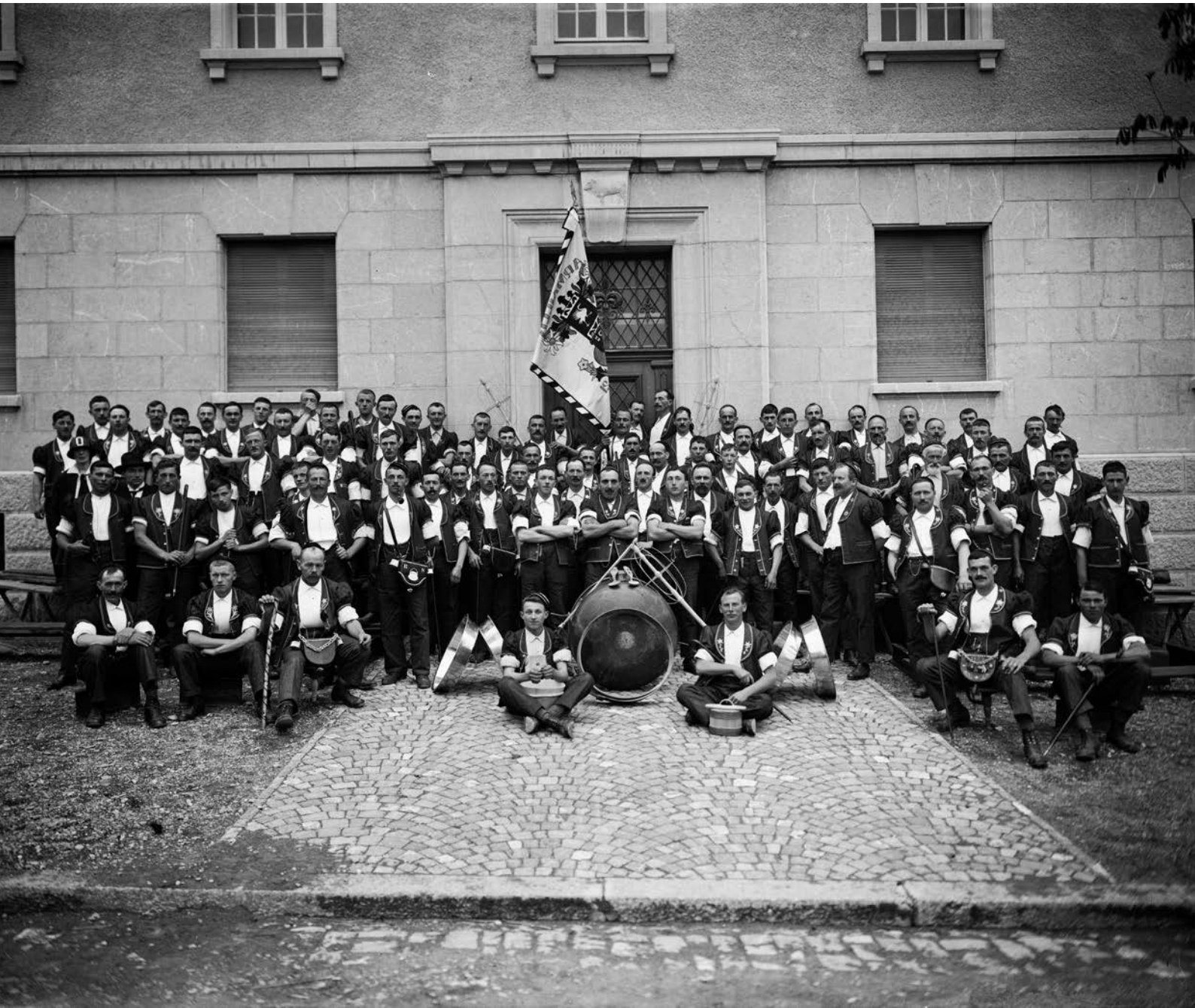


Cartons préparatoires de Louis Vonlanthen pour le premier drapeau de la Société des Armaillis de la Gruyère. Musée gruérien. © Adrien Perritaz.

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE



CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE



Cortège lors du baptême du 1^{er} drapeau, 11 mai 1924, place du tilleul, Bulle.
Défilé du troupeau lors du cortège du 11 mai 1924; passage de l'Union, Bulle.
La Société des Armaillis de la Gruyère, le 11 mai 1924; baptême du premier
1^{er} drapeau, photo prise derrière l'Hôtel de Ville de Bulle.
© Simon Glasson, Musée gruérien, Bulle; reproduction Joël Overney.

LE DRAPEAU DE 1951

Dès 1941, un fonds est créé pour un nouveau drapeau. Les lotos annuels et les soirées qui les prolongent alimentent la caisse.

Pour le 25^e anniversaire de la société, le comité mandate la Jeunesse paroissiale de La Roche pour une reprise de la pièce «*Tè rakroutzéri dza*», de l'abbé François-Xavier Brodard. Le 20 janvier 1946, c'est devant la salle comble de l'Hôtel de Ville de Bulle que la Société des Armaillis de la Gruyère fête ses «noces d'argent».

Lors du comité du 10 novembre 1949 à l'Hôtel des XIII cantons, deux décisions sont prises : le local de société sera désormais au Tonnelier et on bénira un nouveau drapeau pour les 30 ans de la société.

La nouvelle bannière suscite de très nombreuses discussions. Quel artiste choisir ? Quel motif ? Quelle inscription ? On se tourne vers Stéphane Demierre, qui a créé le premier diplôme des garçons de chalet, et vers André Glasson. Lors de l'assemblée du 19 mars 1950, les deux projets présentés sont refusés. Paul Yerly en présente un troisième, qui représente un *ogi*¹³ avec le fromage et la grue. Le projet est modifié de façon importante mais est refusé par l'assemblée du 19 novembre. Henri Naef, conservateur du Musée gruérien et président de l'Association du costume

et des coutumes, est appelé à la rescousse. Il doit choisir entre trois croquis proposés : une sonnaille, l'armailli avec l'*ogi* et une tête de vache avec sonnaille.

Naef propose de maintenir l'emblème de 1924 – une sonnaille – mais de lui apporter des modifications : «1. Supprimer les fleurs, 2. Modifier l'inscription, les pompons, les dates et le faire avec une bordure blanche et rouge»¹⁴. Ces propositions sont acceptées. Une nouvelle inscription est également prévue : d'un côté, *Armaillis de la Gruyère* et de l'autre *Liôba por ariâ*. On se tourne vers Joseph Bovet pour orthographier correctement la formule patoise. Le peintre Eugène Reichlen (1885-1971) réalise le carton et Imelda Dunand (1909-1999) de Bulle confectionne le drapeau.

Le drapeau est inauguré le 7 octobre 1951. Les mêmes associations qu'en 1924 servent de parrain et marraine : l'Économie alpestre fribourgeoise et la Fédération laitière Zone de la montagne. Armand Perrin, révérend curé-doyen de Bulle, prononce un sermon d'une magnifique envolée. Il prend comme thème les paroles immortelles du Ranz des vaches : «*Liôba por ariâ*» et rappelle tous les symboles contenus dans ces trois mots. Il célèbre l'alpe magique avec sa vie frugale, ses durs labeurs mais aussi son incomparable beauté. Il parle de «l'ascension spirituelle qui doit accompagner, dans l'existence,

la marche vers les sommets». Il a des images touchantes pour évoquer les villages gruériens et leur cadre rustique, les chapelles et les calvaires, témoignages d'une foi solide et profonde¹⁵.

S'ensuit un cortège pittoresque avec groupes de musiciens et groupes folkloriques costumés, train de chalet, char à fromages et troupeaux décorés. Puis c'est le banquet à l'Hôtel de Ville. Tout se déroule dans une apparente tranquillité¹⁶. L'abondante partie officielle donne la parole au syndic de Bulle, Joseph Pasquier, et à diverses personnalités dont le conseiller d'Etat Pierre Glasson (1907-1991) – seul élu radical au Conseil d'Etat en 1946 et fossoyeur du sixième siège conservateur, celui de Joseph Piller.

¹³ Ogi : «oiseau» en patois, désigne le support en bois utilisé pour transporter le fromage. Cf. 4^e de couverture.

¹⁴ Le drapeau de 1924 portait les couleurs cantonales ; celui de 1951 arborera les couleurs de la Gruyère.

¹⁵ D'après GRU, 9.10.1951.

¹⁶ Le 12 oct., La Liberté sous le titre «Un nouveau Mossadegh» ironise sur la présence du radical P. Glasson qu'elle accuse d'électorisme. La Gruyère réplique le 13 avec un titre catégorique à l'égard des conservateurs : «Mufles et menteurs».

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE



Deuxième drapeau de la Société des Armaillis de la Gruyère, inauguré le 7 octobre 1951. Musée gruérien. © Adrien Perritaz.

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE



Bulle, 7 octobre 1951, baptême du 2^e drapeau, à la fin de la messe.
© Simon Glasson, Musée gruérien, Bulle ; reproduction Joël Overney.



Bulle, 7 octobre 1951, baptême du 2^e drapeau, les armaillis se préparent à défiler, derrière le Tonnelier.
© Simon Glasson, Musée gruérien, Bulle ; reproduction Joël Overney.

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE



Bulle, 7 octobre 1951, baptême du 2^e drapeau, passage des moutons devant l'Hôtel de Ville
© Simon Glasson, Musée gruérien, Bulle ; reproduction Joël Overney.



Bulle, 7 octobre 1951, baptême du 2^e drapeau, défilé du troupeau pie rouge.
© Simon Glasson, Musée gruérien, Bulle ; reproduction Joël Overney.





CHARLES GAPANY (1881-1960)

Charles Gapany fut l’emblématique président-fondateur de la Société des Armaillis de la Gruyère. Il y œuvra durant 39 ans comme président.

Après son décès, le 24 octobre 1960, les hommages sont nombreux : *La Liberté*, *La Gruyère*, *Le Fribourgeois* dressent le portrait du personnage. Paysan dans l’âme, il exploita la ferme familiale des Crêts à Bulle «près du Mont-Calliaz», d’abord avec ses frères, puis, durant de longues années avec son dernier frère Ernest. Teneur d’alpages, notamment celui de la Combe d’Allières sur les hauts de Montbovon, il était fier de son troupeau blanc et rouge. Il fut souvent sollicité pour choisir le bétail qui devrait défiler lors des cortèges de manifestations.

Engagé dans les associations paysannes et dans la Société des Armaillis, il était original et charismatique. Bon orateur, il savait trouver le ton attendu de son auditoire. Dans *La Gruyère* du 12 mai 1921, son discours à l’occasion de la bénédiction de la première bannière est retranscrit in-extenso. Il se termine ainsi : «À l’automne de notre vie, avant de passer devant le tribunal du Grand-Juge, quand les cheveux blancs fleuriront nos têtes, nous irons le front penché vers la terre, nous serons heureux et fiers de pouvoir nous adresser intimement ce beau

témoignage : «Lé fè to mon dévè» (J’ai fait tout mon devoir)¹⁷. Enjoué et poète à ses heures, il appréciait les recueils de poésie et écrivait des textes en patois dans *La Gruyère*, voire des saynètes pour les «après-lotos» de la société.

Sous sa présidence, la Société des Armaillis de la Gruyère passa de 25 à quelque 250 membres en 1960. Très favorable à la création de la fondation pour les garçons de chalet avec Edmond Masset, il fut l’un de ses bienfaiteurs.

Ses obsèques sont solennelles : les deux bannières de la Société des Armaillis de la Gruyère (celle de 1924 et celle de 1951) s’inclinent sur sa dépouille. Henri Gremaud, conservateur du Musée gruérien, signe un hommage très fervent dans *La Gruyère*, sous le titre «Charles Gapany et le mouvement des traditions» : «Je le vois encore un jour où j’avais pénétré dans la cuisine de la ferme, le nez chaussé de lunettes, à la fenêtre, occupé à un travail d’aiguille. Le vieux garçon semblait être descendu d’une toile de Anker. Dans la pénombre, c’était un passé qui vibrerait. Comme si cette image, vieille de cent ans, s’était miraculeusement conservée. (...) À vrai dire, le président des armaillis n’a pas rejoint une terre qui l’attendait. Il était déjà de ce terreau nourricier. La vie continue.»¹⁸

(Voir photo en page 36)

Présidents de la Société des Armaillis de la Gruyère

Charles Gapany	1921-1960
Albin Tercier	1961-1970
Claude Seydoux	1971-1972
Xavier Menoud	1973-1980
Robert Guillet	1981-2000
André Pittet	2001-2014
Pascal Yerly	2014-

¹⁷ Charles Gapany, discours du 10 mai 1924, Bulle, bénédiction du 1er drapeau de la Société des Armaillis de la Gruyère, in GRU, 12 mai 1924.

¹⁸ Henri Gremaud, «Charles Gapany et le mouvement des traditions», *La Gruyère*, 29 octobre 1960.

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE



Messe, le 12 mai 1981. © Michel Gremaud, coll. privée, Bulle; reproduction Joël Overney.

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE

LA MESSE DES ARMAILLIS

Un contexte favorable

À Bulle, la première messe des Armaillis est célébrée le 9 mai 1965. L'invention de cette tradition se fait dans un contexte favorable. Passé la période de guerre pendant laquelle l'affirmation des valeurs traditionnelles incitait au rassemblement patriotique, une tension apparaît entre une conception productiviste – une croissance infinie justifiée par un « retard » économique à rattraper – et la nostalgie d'un monde plus lent, plus harmonieux, plus cohérent, paradoxalement pragmatique et poétique tout à la fois.

Ainsi, avec les Trente Glorieuses économiques (1945-1975) coïncident trente années particulièrement fécondes de solennités mémorielles, de fêtes populaires, de spectacles et de cortèges qui expriment l'idéal d'un « bel autrefois ».

Cette forme de « récit régional » fait croire à une cohérence. Il incorpore religion, patois, saison d'alpage, chant, musique, costumes, histoire légendaire, métiers disparus. La médiatisation de plus en plus importante de ces rassemblements en accentue l'effet et favorise la diffusion d'une image stéréotypée de la région.

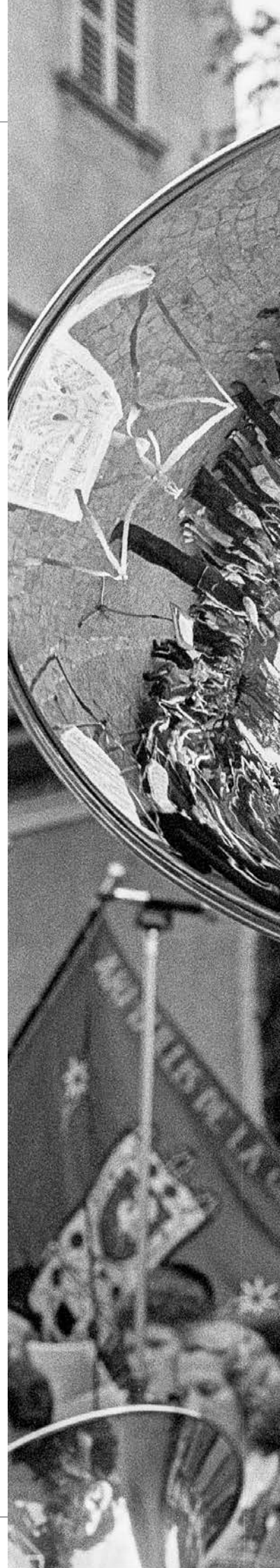
Paradoxalement, ces mises en scène se multiplient alors que la fabrication du fromage en alpage connaît une désaffection sans précédent et est en voie de disparition. En 1971, il ne reste plus que huit chaudières¹⁹ en activité ! Le modèle productiviste agricole s'impose et c'est le moment où la race bovine fribourgeoise noire et blanche est progressivement remplacée par des laitières plus rentables jusqu'à sa complète disparition en 1976.

Messe, le 12 mai 1981.

« Si vous voulez voir la foule, retournez le magazine ! »

© Michel Gremaud, coll. privée, Bulle ; reproduction Joël Overney.

¹⁹ Forney, Jérémie, Une agriculture productiviste et protégée, in La Fête de la Poya, Estavannens 1956-2000, Alphil, 2013, p. 118.





ANTOINETTE COURTOIS
PARIS
FACTEUR DU CONSERVATOIRE
NATIONAL
8 RUE DE NANCY
PARIS
FRANCE

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE

La messe en patois est créée à un moment crucial comme s'il fallait sacraliser ce qui est en passe de disparaître. Les archives de la Société des Armaillis ne révèlent rien de ces tensions et interrogations du monde agricole; elle est une association «récréative» d'abord. Si quelques bruits de la vie politique s'y font entendre, ils restent lointains et peu nombreux. Mais nul doute que les discussions particulières devaient aller bon train.

Un aboutissement

La messe des Armaillis est l'aboutissement d'un processus. Elle se veut d'abord une forme de renouvellement

de la tradition du *In Memoriam*, l'hommage aux membres défunts qui se fait chaque année, lors d'une messe du souvenir. Ce moment de recueillement pour les membres disparus qui ont œuvré pour le bien de la société prend habituellement place durant le mois de novembre. Il trouve également un écho dans la minute de silence observée en ouverture de chaque assemblée statutaire.

Quant au recours au patois dans une messe, plusieurs rassemblements des années 1950 ont intégré des messes solennelles avec des sermons en patois: lors de l'assemblée de la Fédération

fribourgeoise des Costumes en 1950²⁰, à Château d'Oex; lors de la Fête des Costumes (1953, 1963); lors de Fête de la Poya d'Estavannens (1956, 1960); lors de la première Fête des patois romands (1956); lors de l'inauguration du monument commémoratif de l'abbé Bovet (1957). La création d'une émission consacrée au patois par Radio-Lausanne – *Un trésor national: nos patois*, dès 1952 – permet aussi la diffusion de messes avec sermon en patois: c'est le cas à deux reprises en 1954 et 1955 avec la présence sur les ondes de Paul Chollet, curé de Grandvillard, mais officiant, pour l'occasion, de Notre-Dame de Compassion à Bulle.



Messe, le 12 mai 1981, Michel Corpataux et la Chanson du Pays de Gruyère.
© Michel Gremaud, coll. privée, Bulle; reproduction Joël Overney.

²⁰ Sermon du curé de Château-d'Oex, Félix Robadey, in GRU du 31 juillet 1950. L'organisation de cette journée est assumée par le duo qui créera la Fête de la Poya à Estavannens en 1956: Henri Gremaud, conservateur du Musée gruérien, et André Corboz, chef de chœur.



Messe, le 12 mai 1981.
© Michel Gremaud, coll. privée, Bulle; reproduction Joël Overney.

Si des coutumes disparaissent, d'autres naissent et s'implantent dans la vie de tous les jours. Dans le sillage de la première Fête de la Poya d'Estavannens (1956), les armaillis, teneurs de montagnes, les *bouébos* de chalets, entourés par de nombreux fidèles, assistent à une messe, dite « des armaillis », à partir de 1958, dans l'église de Châtel-St-Denis, au soir du 1^{er} mai. L'office est célébré par le curé Baeriswyl qui prononce une allocution en patois. La Cécilienne, exécute avec ferveur deux cantiques patois de l'abbé Bovet: *Nouthra Dona di Maortse et Nouthra Dona du Scé*.²¹ L'office se termine par la prière patriotique. Radio-Lausanne assure la prise

du son ; la retransmission a lieu le lendemain à 14h.

À Bulle, la messe des Armaillis est, semble-t-il, une proposition du plus emblématique des prêcheurs patoisants : Armand Perrin (1902-1979), curé-doyen de Bulle. Lorsque le comité de la Société des armaillis lui propose une messe *in memoriam*, il répond: « Pourquoi ne ferait-on point de ce pieux hommage aux disparus une célébration communautaire qui réunirait ceux qui vont partir pour l'alpage et, plus généralement, les gens de la terre ? »²²

²¹ LIB, 6 mai 1960.

²² GRU, 11 mai 1965.

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE



Messe, le 12 mai 1981.

© Michel Gremaud, coll. privée, Bulle; reproduction Joël Overney.

Natif de Sâles – comme Joseph Bovet – choisi comme curé de Bulle le 12 août 1934 par 68 voix contre 2 lors de l'assemblée bourgeoise, Armand Perrin a un charisme pastoral évident, une solide éloquence, une ouverture d'esprit qui convient aux jeunes et à la communauté protestante. Sa maîtrise de la langue patoise l'impose presque naturellement dans le milieu des armaillis. Lors de la première Poya d'Estavannens (1956), il fait du sermon en patois le saint du saint de la fête.

Grâce au Concile Vatican II (1962-1965), il devient possible de célébrer la messe dans la langue vernaculaire, celle parlée au quotidien. Armand Perrin utilise cette ouverture pour créer une messe dont le propre liturgique est en patois. Et sous la plume de Henri Gremaud, conservateur du Musée

gruérien, le spectacle créé le 9 mai 1965 en l'église de Bulle, devient total : «Les autels avaient été décorés à la manière rustique du pays. Des belles cloches – sonnailles et 'rimos' – trônaient sur les autels, donnant par leur forme et les armoiries brodées, à la fois la robustesse du labeur alpestre et l'hommage du terroir à la divinité. Au chœur, un 'tour' de chalet avait été dressé, supportant la chaudière et les instruments de l'alpage. Honnêteté et noblesse de la 'kulye dè bou', des 'dyètzhès', de la toile à fromage et de ces objets humbles et beaux qui font la vie du chalet. Les narcisses et les gentianes des Sciernes, fraîchement cueillis, apportaient le message d'un printemps qu'on ne voyait point jusqu'ici venir. L'effigie d'un Nicolas de Flue, déposée sur le fond d'un grand 'dyètzo', rappelait, d'une manière saisissante, que le saint national fut d'abord un paysan,

qu'il connut les travaux et les soucis de la terre. Et les armaillis étaient là, avec leurs présidents – ceux de la Gruyère et ceux de l'Intyamont – voulant témoigner par leur présence en 'bredzon' que le travail et la foi, en une époque souvent âpre, peuvent ne point se dissocier. Beaucoup, aussi, de sympathisants, sincèrement attachés à leur Gruyère et à ce qui l'incarne. Et la télévision, quelque peu envahissante (mais l'événement justifiait bien cette présence). L'orgue, touché par M. Philippe Corboz, fit s'élever le thème du Ranz des vaches, et l'on constatait, une fois de plus, le caractère quasi-religieux de la mélodie gruérienne. L'Espérance, sous la direction de M. André Corboz, fit entendre, en répons sur une mélodie gruérienne, le très noble *Du le fin fon de ma mijéro*, chanté par M. Paul Bersier, sur un texte de F.X. Brodard. (...) Plus tard, le

Nouthra Dona di Maortse, de J. Bovet, chanté par le chœur mixte paroissial, fit s'élever les strophes d'un cantique patois devenu l'égal, sur le plan religieux, des grands 'classiques' du répertoire choral gruérien: le *Ranz des vaches* et la *Poya*, la liturgie du jour se trouvait adaptée à la présence de ceux qui partiront bientôt pour l'alpage, ou sont très proches de la montagne. Le célébrant (suivant les libertés qu'autorise une liturgie nouvelle et point toujours convaincante) avait conçu en patois une paraphrase des textes sacrés. Celle-ci prit un accent impressionnant. Et, souvent, l'on connut que le rythme de la langue paysanne offre, avec le latin, une parenté qui ne saurait étonner, tant ils procèdent des mêmes sources.»²³

Les six premières années, les messes ont lieu à l'intérieur de l'église. Mais à l'occasion du 50^e anniversaire des Armaillis, le dimanche 10 mai 1971, la messe est célébrée sur la place de l'église. En 1976, la messe a lieu dans le cadre de la 3^e Fête de la Poya à Estavannens; puis, en 1977 à la Chapelle des Marches où l'abbé François-Xavier Brodard prononce l'homélie. L'année suivante, la messe est prévue aux Marches mais elle est annulée. Dès 1979, elle retrouve la place Saint-Pierre à Bulle, l'église servant de lieu de repli en cas de mauvais temps.

Avec le décès du curé-doyen Perrin, en 1979, la question de l'homélie en patois devient une préoccupation. Après l'assemblée des Armaillis du 21 mars 1981, *La Gruyère* interroge: «Bientôt une

messe sans patois?»²⁴ Mais le 11 mai 1982, l'abbé Henri Murith, originaire de Gruyères, curé de Meyrin et prier à Broc, réussit brillamment son examen d'entrée. *La Gruyère* relate des propos entendus lors de la messe: «La mècha di j'armailyi l'a rètrovao chon Perrin». En 1983, trois jours après sa création à Estavannens, la messe en patois *Nouthra Dona dou Dâ*, est chantée par le Chœur-Mixte de Bulle. En 1987, le Chœur des Armaillis de la Gruyère crée une nouvelle œuvre d'Oscar Moret *La Mècha di j'armayi*, pour chœur d'hommes et quatuor de cuivres, sur un texte de feu l'abbé François-Xavier Brodard.

Aujourd'hui encore, cette messe est un moment vécu chaque année avec ferveur et intensité.



Messe, le 12 mai 1981,
© Michel Gremaud, coll. privée, Bulle; reproduction Joël Overney.

²³ Id. Les ordonnateurs de cette messe des armaillis sont les mêmes que ceux de la Poya d'Estavannens en 1956: André Corboz, Henri Gremaud et Armand Perrin.

²⁴ GRU, 24 mars 1981

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE



Baptême du 3e drapeau, 1er mai 1988.

© *La Gruyère*, Jean-Roland Seydoux; reproduction Société des Armaillis

LE COIN DES BRÈVES

En tant que société à but récréatif, la Société des Armaillis de la Gruyère organise de nombreuses sorties en Suisse et, parfois, à l'étranger. Toutes ne sont pas mentionnées ici. Nous nous contenterons des plus pittoresques ou des plus mémorables.

En 1926, l'assemblée annuelle décide de participer à la Fête des Vignerons. Les frais seront assumés par les membres et non par la société. Le comité serait disposé à participer au cortège du 2 août s'il peut bénéficier d'un prix réduit. Cette faveur est refusée. Le comité ne participera pas au cortège mais fera néanmoins le déplacement.

L'année suivante, le comité décide d'honorer une invitation à participer à la Journée des Costumes à Berne, tous frais payés.

Étonnante ambiance lors de l'assemblée du 18 février 1934 qui nomme le président et le secrétaire-caissier par acclamation pour une nouvelle période statutaire mais renouvelle les mandats des autres membres du comité par vote à bulletin secret.

L'inflation en période de guerre est une réalité économique bien connue. Explique-t-elle à elle seule les augmentations successives du droit d'entrée dans la société? Ainsi, la finance

d'entrée est de 3 francs par an en 1921, 9 francs en 1929, 12 dès juin 1938, 15 en 1939, 18 en 1940, 20 en 1941, et 25 francs en 1943.

Le 6 octobre 1946 est la journée officielle des 25 ans d'existence de la société. Deux cents personnes y prennent part à l'Hôtel de Ville de Bulle, et les membres peuvent y convier leurs épouses.

La Société des Armaillis de la Gruyère participe à la manifestation Unspunnen 1968. Le Chœur des Armaillis, sous la direction de André Corboz, y est également. Malgré les difficultés – le comité d'organisation demandait de renoncer à la présence du troupeau – le défilé se

déroule comme prévu : «La Société des Armaillis de la Gruyère accompagna le troupeau noir et blanc, venu de Treyvaux. Il était de même descendu de la région du Lac Noir un troupeau de chèvres qui récolta, avec son bouc hautain, un succès tout à fait sympathique.»²⁵

En 1970, on dénombre 7000 vaches alpées, mais le nombre de chaudières est tombé à 8. La production fromagère d'alpage en 1994 se chiffre à 120 tonnes. 3891 meules ont alors été produites en premier choix avec une moyenne à 18,5/20 pts lors de la taxation de qualité avec une trentaine de chaudières actives ; en 2009, 32 chaudières sont en activité.

L'assemblée du 16 mars 1974 décide d'une grande course à Aoste. La présence des épouses lors de cette sortie est refusée – certains accepteraient leur présence à condition qu'elles portent le dzaquillon...

Le 28 juillet 1988, le train du chalet de la société brûle dans l'incendie de la grange En Palud, avec des objets des réserves du Musée gruérien, notamment de grosses pièces de menuiserie et des chars. La compagnie d'assurance indemnise la société pour un montant de 27'000 francs. Cette somme sert à équiper un nouveau char... plus beau qu'avant.

Le 1^{er} mai 1988, la société bénit sa 3^e bannière, œuvre de Jacques Pasquier. La marraine est Agnès Romanens, de Cuquerens et le parrain, Gilbert Risse.



Fête des Armaillis, 1^{er} mai 1988. Baptême du 3^e drapeau, œuvre de Jacques Pasquier. Agnès Romanens et Gilbert Risse, marraine et parrain
© La Gruyère, Jean-Roland Seydoux; reproduction Société des Armaillis

²⁵ GRU, 10 septembre 1968



LA PLACE DES FEMMES

La question de l'acceptation des femmes, d'abord lors des sorties de la société ou lors des jubilé, puis comme membres de la société, revient à plusieurs reprises dans les débats.

En 1996, lors d'une assemblée à Sâles, le préfet Placide Meyer fait un éloge appuyé des femmes qui vont au chalet et les félicite de leur engagement. L'année qui suit sera celle du grand questionnement. À Echarlens, le 5 avril 1997, pour la première fois une femme – Alexandra Pugin, d'Echarlens – adresse officiellement une demande d'adhésion à la société. *La Gruyère* relate: «Depuis sa fondation en 1921, la Société des Armaillais de la Gruyère ne comptait aucune femme parmi

ses 500 membres. Jusqu'à ce samedi historique d'avril 1997. Le président Robert Guillet vient de dire au micro: Il serait quand même temps qu'on modifie les statuts pour permettre aux femmes d'accéder à notre société.» L'assemblée refuse pourtant l'entrée d'une femme dans la société, en arguant que les statuts ne le permettent pas. Mais Robert Guillet, le président, s'empresse d'ajouter que cette situation est une opportunité afin d'ouvrir la discussion sur le sujet.

Quelques mois plus tard, le 6 novembre, un comité extraordinaire débat de «l'admission des femmes dans notre société». Après une intense discussion, le comité vote contre cette admission.

Puis, pour débattre de ce sujet, une assemblée extraordinaire est convoquée à Vuippens le 11 décembre. Les discussions sont nourries: le comité a fait un sondage auprès de femmes qui alpent avec leur mari; aucune ne souhaite intégrer la société; comment maintenir le nom de la société si des femmes l'intègrent? L'assemblée refuse l'intégration des femmes par 101 voix contre, 9 pour et 10 abstentions. Cette assemblée est suivie d'un repas pour marquer le 75^e anniversaire de la société.

En 1998, lors de l'assemblée annuelle à La Roche, Agnès Romanens, de Cuquerens, marraine du drapeau, reçoit le diplôme de membre d'honneur pour

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE

ses nombreuses années de dévouement auprès de la société. Mais comme l'écrit le journaliste de La Gruyère : « Ce n'est pas demain la veille que l'on écrira armailli avec un «e» ». ²⁶

En 2007 lors de l'assemblée annuelle à Pont-la-Ville, la discussion est nouvelle fois ouverte à propos de l'admission des femmes. Les arguments principaux évoqués pour s'y opposer sont disparates :

les femmes qui alpent peuvent créer leur propre société ou faire partie de la société d'économie alpestre qui est mixte ; certaines deviendraient membres et d'autres pas ; quel nom pour une société mixte ? Peu d'arguments clairs soutiennent l'ouverture aux femmes et l'on remonte à la guerre pour justifier leur présence. Après un débat long et parfois crispé, le vote donne un résultat serré : 59 voix contre et 42 pour.

En 2014, le débat reprend : la Société des Armaillis de la Gruyère est la dernière amicale d'armaillis dans le canton à ne pas intégrer des femmes comme membres. Pourtant, le comité, à la majorité de ses membres, décide de ne pas présenter ce point lors de l'assemblée. La question reste donc en suspens.



Bulle, 7 octobre 1951, baptême du 2^e drapeau, cortège
© Simon Glasson, Musée gruérien, Bulle ; reproduction Joël Overney.

²⁶ GRU, « On veut rester entre hommes », 10 mars 1998.

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE

LE FONDS DE SECOURS

L'un des aspects moins connus de la Société des Armaillis est sa possibilité de soutenir ses membres et/ou leurs familles en situation très difficile. Dès 1928, l'assemblée adopte à l'unanimité le règlement d'un fonds

de secours. Il permet d'aider, avec des montants variables, les armaillis accidentés ou malades et leur famille en difficulté. En 1929, un don de 50 francs est accordé à une veuve paysanne qui a subi l'incendie de sa ferme. Depuis,

à plusieurs reprises, cette possibilité de soutien est activée pour aider des familles dans l'épreuve.

LE CHOEUR DES ARMAILLIS

Si «cultiver le chant patois» fait partie des buts de la Société des Armaillis de la Gruyère, le chœur qui en porte le nom ne lui est pas attaché statutairement. Pourtant, lors de l'assemblée du 7 février 1922, 14 membres sont volontaires pour former un groupe de chanteurs afin d'animer les réunions annuelles. Mais, il n'y a aucun

lien entre ce groupe de chanteurs des années 20 et le Chœur des Armaillis de la Gruyère, créé en 1955 par André Corboz et Henri Gremaud. D'abord rassemblé pour des occasions particulières, le Chœur des Armaillis de la Gruyère compte 16 chanteurs pour interpréter un répertoire traditionnel. Au décès d'André Corboz en 1971,

le chœur connaît une pause de 5 ans. Sous l'impulsion de Michel Corpataux, il reprend ses activités et élargit son répertoire en interprétant aussi des pièces classiques. De 16 chanteurs à ses origines, l'effectif passe à une quarantaine de membres. Il est aujourd'hui l'un des chœurs d'hommes les plus réputés de Suisse.



17 nouveaux membres d'honneur de la Société des Armaillis de la Gruyère, Le Pâquier, 26 mars 1988.

Photo Joël Gapany.



Diplôme de membre d'honneur remis à chaque membre fondateur en 1946, signé Stéphane Demierre.
© Société des Armaillis de la Gruyère, archives de la société.

LE FONDS POUR LES GARÇONS ET FILLES DE CHALET

Lors du comité du 5 mars 1953, Edmond Masset propose de créer un fonds pour les garçons de chalet, afin que, en fin de saison, les plus méritants d'entre eux reçoivent un certificat et une prime.

Pour alimenter ce fonds, un premier loto a lieu le dimanche 6 octobre 1957. Edmond Masset devient le premier parain des garçons de chalet. Il propose un règlement et nantit le fonds d'un

don de 5000 francs. Le 23 décembre 1958, devant le notaire Louis Blanc à Bulle, ce montant devient un capital inaliénable – seuls les intérêts de cette somme pourront être prélevés pour récompenser les meilleurs garçons de chalet.

Le 16 mars 1958, a lieu la première distribution de diplômes à 31 garçons de chalet. *La Liberté* en fait un long compte-rendu sous la plume de l'abbé

Alphonse Menoud, « dont les fonctions au sein de la Société des Armaillis de la Gruyère en font un peu l'aumônier des garçons de chalet ».²⁷ Le capital s'enrichit d'un don de la Cremo et 18 nouveaux diplômes sont distribués le 1er mars 1959. À partir de 1971, les filles peuvent également obtenir le diplôme.

²⁷ LIB, 18 mars 1958, « Le grand dimanche des petits garçons de chalet », Alphonse Menoud, rédacteur.

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE

Au décès d'Edmond Masset en 1977, une nouvelle donation vient augmenter le capital du fonds des garçons de chalet et celui du fonds de secours. Le nouveau parrain des garçons de chalet est Jules Gremaud. Durant huit ans, il sera un mécène généreux et à son décès en 1986, il cède une importante somme au fonds.

Chaque année, jusqu'en 2005, une sortie des garçons de chalet est organisée, parfois un voyage à Rome sous la responsabilité de l'abbé Alphonse Menoud.

CONCLUSION

La Société des Armaillis de la Gruyère est une étonnante société. Ses buts récréatifs servent, en quelque sorte, de pendant à la vie rude et pénible des armaillis. Avec le développement des laiteries de plaine et l'abandon progressif de la fabrication du fromage en alpage au cours du XX^e siècle, le monde réel des armaillis s'est progressivement rétréci au point qu'il faillit même disparaître dans les années 1970. La Société des Armaillis de la Gruyère est et reste porteuse d'un idéal de représentation du monde de la saison d'alpage.

Sans but politique, ni appartenance affichée, elle n'en est pas moins un lieu d'échanges d'idées et de constats, un

En 2006, le comité rediscute les modalités d'octroi du diplôme. Actuellement, la demande doit être faite par le patron, lui-même membre de la société, pour des jeunes de 13 à 17 ans, qui ont été au chalet au moins au moins 2 semaines, au cours de 2 saisons.

lieu qui favorise l'expression des interrogations du temps que ce soit sur le plan économique, sociétal et culturel.

Aux prises avec une agriculture de plus en plus intensive et productiviste, le monde de la saison d'alpage ne peut que constater qu'il vit un paradoxe douloureux entre deux formes d'agriculture.

Sur le plan sociétal, les armaillis constatent les changements qui s'opèrent : importance de la famille, des enfants et des femmes pour la saison d'alpage. Et s'il reste des réponses à apporter, notamment sur la possibilité pour les femmes d'intégrer la société, il n'en demeure pas moins que ces questions ont déjà été abordées.

Parrains des garçons et filles de chalet

Edmond Masset 1958-1977

Jules Gremaud 1978-1986

Gilbert Dupasquier 1987-2006

Christophe Overney 2007-

Enfin, sur le plan culturel, la Société des Armaillis est certes devenue emblématique de valeurs qui s'appuient sur le passé (production de fromage d'alpage, entraide des gens de la montagne, fierté d'être porteurs de traditions) mais elle s'inscrit aussi pleinement dans le présent en privilégiant la proximité entre producteurs et consommateurs, la sauvegarde de la biodiversité, sans oublier le respect de la nature par le travail des hommes, des femmes et des enfants.

Serge Rossier
directeur du Musée gruérien

CENTENAIRE DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE



Riaz, 7 avril 1978, photo-souvenir après la remise des diplômes aux garçons de chalet.
© Société des Armaillis de la Gruyère, archives de la société.



Charmey, 22 mars 1980, photo-souvenir après la remise des diplômes aux garçons de chalet.
© Société des Armaillis de la Gruyère, archives de la société.



L'Armailli et le Faucheur, deux toiles de Louis Vonlanthen (1889-1937), réalisées en 1923 pour Grangeneuve.
 Photo Christophe Dutoit no 28-29, p. 36, Pro Fribourg, 147, 2005

IMPRESSUM. Musée gruérien,
 rue de la Condémine 25, 1630 Bulle
 Mise en page et impression : media f, Bulle
 Mars 2022